

**PHAS**  
**Projet d'histoire de l'activisme**  
**sida**

**Transcription d'entretien 2016.001**

<b>Sujets :</b>	Michael Hendricks & René Leboeuf
<b>Entretien réalisé par :</b> Kinsman	Alexis Shotwell et Gary
<b>Endroit :</b>	Montréal, Québec
<b>Date:</b>	February 5, 2016

[DÉBUT DE LA TRANSCRIPTION]

**AS : Nous sommes le 5 février 2016 et nous nous entretenons avec Michael Hendricks et René LeBœuf. Merci beaucoup d'avoir accepté de vous entretenir avec nous.**

**GK : Nous commençons toujours nos entretiens en demandant aux gens s'ils se rappellent de la première fois où ils ont entendu parler du sida.**

MH : J'avais un ex-chum de Baltimore lorsque j'étais très jeune – il est devenu psychiatre et alla s'installer à San Francisco afin de travailler. Il est venu nous voir vers le milieu des années 1970 et nous informa qu'il y avait une maladie bizarre relevant du « mode de vie » qui faisait rage dans la communauté gaie de San Francisco depuis au moins 1976. Il ignorait de quoi il s'agissait, mais il nous dit que les personnes qui en étaient atteintes mourraient très jeunes. Il pensait que la drogue était responsable, mais il ne savait pas ce qui se passait. Nous avons aussi entendu que des gens sont tombés malades après avoir fréquenté le Anvil de New York. En 1980, la présence de cette maladie commença à se faire remarquer ici...

RL : Bernard – l'un de mes meilleurs amis – apprit qu'il était atteint du sida en 1984. Ce fut... un choc.

MH : Bernard habitait Toronto lorsque son infection commença à se manifester, mais il fut aussi de passage ici vers la fin. Comme la communauté gaie montréalaise adorait faire l'autruche, nous nous sommes tous mis d'accord sur le fait que cela venait du Anvil ou de San Francisco. Voilà comment nous en avons entendu parler pour la première fois.

**GK : J'étais l'un des trois premiers employés du AIDS Committee of Toronto [ACT] à cette époque. L'une des premières pratiques plus sûres à avoir été instaurée était de ne pas avoir de relations sexuelles avec les gens en provenance de San Francisco ou de New York.**

MH : C'est révoltant.

**GK : Je trouve très étrange que de tels propos ont été tenus.**

MH : Cette maladie [faire l'autruche] était donc contagieuse!

**GK : Cela ne se limitait pas à Montréal. Voilà donc la première fois où vous avez entendu parler du sida et du VIH. Nous pourrions aussi vous demander si vous vous souvenez des renseignements – en anglais ou en français – disponibles sur le sida et le VIH à cette époque.**

RL : Nous avons d'abord entendu parler du cancer gai qui fit son apparition à New York. Une personne fut infectée et les gens ignoraient ce qui se passait – elle mourut très rapidement. C'était une infection et la personne est morte très soudainement. Beaucoup d'autres gens commencèrent à mourir par la suite. Nous étions au Canada – au Québec – donc nous étions loin. C'était New York, donc cela ne nous concernait pas. C'est arrivé à Montréal environ cinq ans plus tard. En 1989-90, les gens ont commencé à parler de ce qui se passait. D'autres effectuèrent des voyages

à New York et à San Francisco. Ils revenaient à Montréal et six mois plus tard, ils étaient morts.

MH : Ou ils devenaient des cadavres sur pattes. La GMHC [Gay Men's Health Crisis] existait déjà à l'époque, donc nous y avons accès à cette ressource. Nous savions que l' « information » publiée dans le New York Native était fautive. Plusieurs publications québécoises (dont RG Magazine, un journal publié par un psychologue gai nommé Alain Bouchard) traduisaient les conneries tirées du New York Native et de d'autres publications vers le français (p. ex. que le sida était causé par le nitrite d'amyle – les poppers). Évidemment, c'était de la foutaise totale. Plutôt que de lire les publications d'AIDS ACTION NOW!, du ACT [the AIDS Committee of Toronto] ou de la GMHC, ils inventaient leur propre discours en s'inspirant du New York Native – mais nous n'étions pas impliqués. Nous observions simplement ces choses. Bernard est tombé malade et il est mort. Nous avons immédiatement pensé que c'était à cause de cette maladie. Personne d'autre de notre entourage ne serait tombé malade.

**AS : Voulez-vous parler de Bernard?**

RL : Bien, il s'agissait d'une nouvelle maladie à l'époque. Elle était considérée comme étant très contagieuse, alors les gens devaient s'habiller comme s'ils partaient en mission lunaire lorsqu'ils allaient à l'hôpital. C'était une combinaison spatiale et le risque de contagion était élevé – « Ne touche pas à rien dans la chambre. Ne touche pas le patient. Ne fais rien. » On les laissait baigner dans leur propre crasse et c'était terrible – qu'il s'agisse d'infirmières, de leurs parents ou de leurs amis, tout le monde avait peur de cette maladie.

MH : La nourriture était déposée à l'extérieur de la chambre.

RL : Oui, c'était terrible.

MH : Nous le nourrissions. Un soir, il n'était pas capable de manger. Il était en train de se noyer dans son propre mucus. Nous avons réalisé par la suite qu'il avait une pneumonie à pneumocystis. Il était tellement malade et il était en train de s'étouffer – la fin était très proche et il voulait du Jell-O. Je n'ai pas été en mesure d'en trouver au Royal Vic [l'hôpital Royal Victoria], donc je suis sorti... Ah, ses parents étaient présents et ils avaient une voiture, mais ils ne voulaient pas se donner cette peine car ils avaient trop honte. Je suis sorti et j'ai finalement trouvé un endroit qui vendait du Jell-O déjà préparé. Ce fut vraiment difficile d'en trouver et tout hôpital devrait normalement en avoir. C'était tout ce qu'il était capable de manger. C'était tout simplement épouvantable. Il est mort de négligence. Il est finalement décédé à la maison – l'appartement de notre ami Richard Grenier dans le Village gai. Par la suite, nous avons pensé que tout était terminé et que cette situation ne se reproduirait plus jamais.

**GK : Évidemment, nous avons tort. [rires] Vous parlez du fait que la reconnaissance du sida – et ce qui serait qualifié de VIH par la suite – était un problème de santé d'envergure, mais vous rappelez-vous du moment où vous avez constaté que les gens se rassemblaient afin de traiter du sida en tant qu'enjeu politique?**

MH : Oh, nous connaissions ACT UP car nous étions allés au...

JA : Le centre.

MH : No, comment qu'on appelle...

RL : Le centre communautaire?

MH : No. À côté de chez vous... Le centre de convention.

RL : Le Palais des congrès?

MH : Oui, le Palais des congrès. C'était en juin 1989, la 5<sup>e</sup> conférence internationale sur le sida avait lieu et nous savions qu'ACT UP New York serait de la partie. Nous l'avions appris dans les journaux et nous nous sommes rendus sur place pour voir ce qu'ils comptaient faire. Nous l'ignorions – cela n'avait pas traversé notre esprit – mais ils étaient à l'intérieur et non à l'extérieur. Nous n'avons donc rien vu. Ils se sont emparés de la scène et ils ont laissé Peter Staley – un individu séropositif – prendre la parole. Les gens ont entendu une personne séropositive qui parlait ouvertement de son statut sérologique, se sont tourné le dos et ont quitté la salle.

**GK : Nous nous sommes tourné le dos lorsque Mulroney prit la parole.**

RL : Tu y étais! Tu étais à l'intérieur.

**GK : Oui.**

RL : Nous l'ignorions.

**GK : Notre plan était de ne pas aller à l'intérieur. AIDS ACTION NOW! ignorait qu'ACT UP comptait le faire – mais ACT UP New York ouvrait toujours le bal.**

RL : Nous ignorions ce qui se passait.

**GK : Au final, vous étiez à l'extérieur alors que tous les autres militants étaient en dedans.**

MH : Enfin, non. Nous étions beaucoup à être dehors. Ce n'était pas organisé, tu vois. Il y avait une poignée d'anarchistes qui avaient des idées bizarres – qu'il fallait boire des jus vert et d'autres trucs du genre. Beaucoup de gens présents pratiquaient des formes de médecine alternative. Des pratiques dangereuses qui pouvaient mener à la mort, tu vois? Nous connaissions Larry Kramer et nous étions au courant de ces choses, mais nous n'avions pas de modèle ici.

**AS : Comment les choses ont-elles évoluées?**

MH : La prochaine question [sur la liste] parle de notre passé militant?

**AS : Oui, comment avez-vous...**

MH : Je suis arrivé ici en tant que réfugié – j'étais Américain et j'étais opposé à la guerre du Vietnam. Je me suis toujours impliqué dans les efforts anti-guerre des années 1970. Nous étions en charge du American Refugee Service. Cela ressemblait aux efforts contre la guerre du Vietnam prenant place à Toronto, mais sur une plus petite échelle en raison de la barrière linguistique. Nous avions une auberge sur Esplanade et nous étions en mesure d'héberger jusqu'à sept déserteurs à la fois. Il y avait aussi des déserteurs vietnamiens en provenance de l'armée du Sud-Vietnam. Ils venaient en Amérique du Nord – seulement les officiers – afin de suivre des formations. Une fois sur place, ils se rendaient à Montréal en autobus. Évidemment, ils parlaient français. Ils appartenaient principalement à classe bourgeoise vietnamienne. Ce genre d'individus. Nous avons opéré ces services et nous nous sommes occupés de ces gens pendant des années. René s'impliquait dans la mobilisation syndicale depuis... le milieu des années 1980?

RL : Oui, entre le milieu des années 1980 et la fin de 1989. C'était amusant et c'était intéressant, mais je voulais faire quelque chose qui se rapprochait plus de mon lieu de résidence, de moi et de ma famille...

MH : Entre-temps, nous nous sommes impliqués avec la CASO [Coalition Against Systematic Oppression], en 1989 et 1990. Son but était de voir à ce qu'Anthony Griffin – un jeune homme noir assassiné par le policier montréalais Allan Gossett – obtienne justice. Nous avons organisé des manifestations avec l'aide d'une poignée d'étudiants de Concordia. Je crois qu'il y a des photos de ces événements – peut-être dans les archives. Nous avons également fait cela pendant quelques années, donc nous étions habitués aux actions anti-police. Nous avons l'habitude d'organiser des manifestations, mais elles s'inspiraient de la mobilisation syndicale. Cela faisait très années 1950 – des affiches, des chapeaux, des manteaux et des trucs de Mattachine. Notre façon de faire était très sobre. René a même organisé une grève d'hiver. Les grèves d'hiver montréalaises durent pratiquement tout l'hiver et elles sont vraiment pénibles. Un membre du comité des effets spéciaux avait inscrit « Tout prendra fin quand la grosse femme chantera » sur l'entrée de garage de l'endroit où la grève avait lieu. Cela faisait référence à la propriétaire des lieux qui se trouvait à être une femme corpulente. Elle était confrontée à cette inscription à chaque fois que la porte s'ouvrait devant sa Cadillac. Les efforts de mobilisation syndicale étaient agréables – beaucoup plus agréables que les enjeux policiers et de relations raciales.

Mais bon, mon ami Luc Lamy s'est pointé au réveillon du jour de l'An en 1989-90 et je lui ai demandé où il était passé – je ne l'avais pas vu depuis un moment. Il m'a répondu qu'il avait fait une dépression. J'ai rétorqué que c'était dommage et je lui ai demandé pourquoi. Il m'a répondu : « Tu n'es pas au courant? Tout le monde ici est séropositif sauf toi. » Nous l'ignorions. Nous ne savions pas que tous nos amis présents – nous avions environ 25 amis – étaient séropositifs. Personne ne nous avait informé de ce fait. « Pourquoi vous ne nous l'avez pas dit. » « Bien, parce que vous êtes des gens moraux. Vous êtes un couple. » Évidemment, c'était vraiment n'importe quoi. Enfin, ils nous connaissaient mieux que ça. Ils nous donnaient des attributs et des qualités. Cela nous a tellement insulté que nous ne savions plus quoi faire. Nous avons lu dans la colonne de David Shannon – publiée dans le Montreal Mirror – qu'un membre d'ACT UP allait rester en ville afin de fonder un chapitre. C'était Blane Mosley.

**GK : Je me rappelle de Blane.**

MH : Oh, tu te souviens de lui! Bon, il ne passait vraiment pas inaperçu. C'était le seul homme noir de six pieds trois dans ACT UP Montréal et il était vraiment beau. [rires] Tout le monde était en amour avec lui et il est resté en ville. Il donnait l'atelier ACT UP 101.

**AS : ACT UP aurait donc dit « Blane, nous t'ordonnons de rester à Montréal. » Voulait-il rester à Montréal pour une raison spécifique? Est-ce qu'il avait un amant? Est-ce qu'il aimait Montréal?**

RL : Je pense qu'il aimait Montréal. C'était un endroit où beaucoup de choses de passaient à l'époque. Le milieu gai était très, très actif. Il y avait beaucoup de bars et beaucoup d'endroits où aller – les gens sortaient à chaque soir.

MH : C'était très social.

RL : Oui, la scène gaie était très active et dynamique – c'était vraiment intéressant d'être ici.

MH : Mais Blane est resté de son propre accord – de son propre chef. C'était sa décision et non celle d'ACT UP. Il a rencontré quelques convertis lors de son passage. Les gens d'ACT UP New York étaient hébergés par des connaissances locales qui n'étaient pas impliquées dans la lutte anti-sida car il n'y avait rien au niveau local. Lorsque les gens d'ACT UP New York sont venus et ont déclaré qu'ils voulaient établir quelque chose, Blane a proposé de rester sur place. Il a passé plusieurs années ici. Il faisait des aller-retours. Il était toujours partant. Il était ici illégalement, donc c'était risqué de le placer au front où il serait directement dans la mire de la police. Mais quand il s'agissait de créer des distractions, il était remarquable... Je me souviens d'une action très représentative des manigances de Blane : nous avons attaqué le consulat américain et Blane et moi portions des costumes-cravates – des vêtements chics et des chapeaux sérieux. Blane était très imposant. Il était noir, bien vêtu et il passait devant le consulat en compagnie d'un homme blanc très petit qui était également en complet-cravate. Alors que nous passions devant le consulat, tous les gardes sortirent afin d'observer ces deux étranges individus (pour Montréal). Entre-temps, quatre membres d'ACT UP Montréal surgirent de nulle part afin de placer une chaîne et un cadenas sur la porte. C'était lorsque les États-Unis avaient interdit aux personnes séropositives d'entrer au pays pour la conférence internationale sur le sida de Montréal. Ouais, c'était pour dénoncer cela. Blane était bon pour ce genre de chose. Il savait se faire remarquer et attirait beaucoup l'attention des gens. Mais bon, c'était un vrai répertoire de traditions actupiennes. Vous savez probablement qu'il était préposé au tableau à New York. Savez-vous de quoi je parle?

**AS : Élabore.**

MH : O.K. Le quartier général d'ACT UP New York se trouvait dans le sous-sol du centre communautaire gai et lesbien – ce dernier était situé dans une ancienne école. Ils avaient un tableau – un grand tableau noir divisé en trois parties. Lors des réunions du lundi, l'agenda et les commentaires étaient inscrits à la craie au tableau – Blane s'en occupait. Il écrivait très bien en lettres attachées. Blane venait de Charleston en Caroline du Sud. Il avait débuté des études à La Citadelle, mais cela n'a clairement pas fonctionné. C'était un gros pédé qui aimait porter des

vêtements extravagants. ACT UP était carrément une religion pour Blane. Il était très populaire au sein du groupe. Les gens l'aimaient. Il connaissait bien ACT UP New York, donc il nous a transmis leurs règlements et leurs coutumes. Nous nous rencontrions le lundi car ACT UP New York tenait ses réunions le lundi, par exemple. Le comité artistique se réunissait le jeudi car le comité artistique d'ACT UP New York se réunissait le jeudi. Il y avait des documents sur une table à l'entrée de la pièce – comme chez ACT UP New York – et il s'agissait principalement de leur matériel. Nous observions trois minutes de silence au début des réunions. Voilà donc ce qu'il a fait – il a transposé toutes ces choses. Son problème était qu'il ne parlait pas français. Les choses se passaient surtout en anglais au début, mais elles se sont francisées graduellement. Lorsque le français est devenu la langue de travail d'ACT UP Montréal, Blane fut exclu. Mais il est quand même demeuré dans les environs. Il était toujours présent. Je me souviens que Jim Hubbard – celui qui a fait le film sur ACT UP – m'a demandé si je savais où était Blane Mosley lorsque j'ai mentionné son nom. C'était quelqu'un de très apprécié. Les gens de son entourage l'aimaient. Il a changé son nom et se fait appeler autrement aujourd'hui.

**GK : Mais d'après ce que vous savez, il est de retour à New York?**

MH : Je crois qu'il habite aux États-Unis, mais je ne suis pas certain.

**GK : Comment ACT UP Montréal s'est-il formé après la conférence de 1989?**

MH : Bien, Blane a rassemblé une poignée d'individus. Ils avaient annoncé qu'une rencontre aurait lieu au début du mois de janvier 1990 dans le Mirror. Nous sommes allés à la première ou à la deuxième réunion. Compte tenu de ce qui s'était passé au jour de l'An, nous avons décidé que nous voulions vraiment être clairs à propos du fait que nous n'avions absolument pas honte d'eux et que nous avons fait exactement les mêmes choses qu'eux. Ils ne pouvaient pas ou ne voulaient pas avoir cette visibilité publique. Nous pouvions nous le permettre et nous étions régulièrement qualifiés de sidatiques, une expression vulgaire qui renvoyait au fait d'être sidéen – d'avoir le sida. Nous avons déterminé que nous ne pouvions pas en faire d'avantage car nous n'étions pas infectés, mais que cela aiderait quand même car il fallait assurer une présence publique. Cela n'a pas eu un impact négatif sur nos emplois ou quoique ce soit. Nous avons des emplois vraiment merdiques et les gens ne se faisaient pas renvoyer pour ce genre de chose.

GK : Comment vous-êtes vous impliqués? Je parle de la soirée du jour de l'An. Vous souvenez-vous de cette toute première réunion d'ACT UP qui a eu lieu au tout début de janvier 1990?

MH : Oh, absolument. [rires] Kalpesh, Christopher, José, Luc Desaulnier, Blane, Jamie, Glenn, David ainsi que trois ou quatre autres individus y étaient – c'était surtout des anglophones. Il y avait quelques francophones sur place. La réunion a débuté par trois minutes de silence. Kalpesh s'est immédiatement énervé : « Un silence?! Je ne veux pas de silence! Des millénaires de silence m'attendent. Je vais mourir! Je veux trouver un remède! Parlons de remèdes! Pourquoi cela a-t-il de l'importance? Ils sont morts!! » Ces tirades se sont poursuivies pendant un long moment avant que nous ne quittions la réunion... Nous avons éventuellement voté en faveur d'observer une seule minute de silence. [rires] L'art de compromettre. Le consensus fut atteint même si je crois que Kalpesh était aux toilettes. Kalpesh Oza venait d'Hyderabad en Inde. Il complétait sa maîtrise en chimie organique à McGill. Il parlait couramment l'anglais, le français,

l'hindi et plusieurs autres langues. C'était un gars très gentil, mais il était aussi très agressif. Si quelque chose ne faisait pas son affaire, les gens le savaient. Nous avons donc quitté avant la fin de la première réunion. Nous ne pouvions pas supporter cela. Enfin, les gens se disputaient perpétuellement. La culture du politiquement correct qui régnait était atroce.

**GK : Pourrais-tu me répéter qui était présent? Je veux juste m'assurer de tout noter correctement.**

MH : Kalpesh Oza, Christopher Cockerell et José Sousa – José est toujours en vie. Ils finirent par former une collectivité axée sur le traitement. Ils étaient tous membres du CPAVIH (Comité des personnes atteintes du VIH du Québec) – un comité de personnes infectées par le VIH ou vivant avec ce dernier. Il y avait Luc Desaulnier – l'éternel ami et compagnon de Blane Mosley – ainsi que Blane lui-même et Jamie Marois. Connaissais-tu Jamie de Toronto? Il est décédé. Il est mort d'un cancer au cerveau.

**GK : Je connaissais Kalpesh lorsqu'il est déménagé à Toronto.**

MH : Oh, tu le connaissais! Kalpesh était vraiment quelque chose.

**GK : Oui, tout à fait.**

MH : José, Christopher et Kalpesh habitaient ensemble. Il y avait aussi Glenn Betteridge et...

RL : Beaulac n'était pas là?

MH : Non, pas encore. Hugh Ballem y était. Il assurait la gestion d'ACT UP Montréal à l'époque et tentait de faciliter les choses. Je crois que c'est tout. C'était petit et c'était pénible – c'était vraiment pénible. Nous n'avions aucune idée de ce que nous étions en train de faire et ils l'ignoraient également. Nous nous sommes sauvés. Le hic était qu'il s'agissait du seul effort qui se faisait organiser en ville et que nous étions présents afin de faire un point. Cela n'avait rien à voir avec eux. Cela nous concernait et cela concernait nos amis – ces derniers rejoignirent ACT UP beaucoup plus tard.

**AS : Pourquoi crois-tu que les choses se sont compliquées si rapidement? Les groupes mettent d'habitude un certain temps avant de commencer à se disputer.**

MH : Tout le monde avait son propre agenda.

RL : Oui. Il y avait aussi... une urgence.

MH : Une urgence.

RL : Il y avait un....

MH : ...un besoin immédiat.

RL : Oui, il y avait ce besoin immédiat de faire quelque chose car rien ne se passait et les gens n'avaient ni ressources, ni d'endroits où aller. Il fallait agir pour les personnes qui étaient toujours en vie. Nous nous devions de faire quelque chose.

MH : Lorsque la conversation dérivait en raison d'enjeux politiquement corrects ou de d'autres trucs du genre, David Shannon... Oh! Shannon était là. Ouais.

RL : Oui, je me souviens de Shannon.

MH : Shannon gueulait : « ACT UP! Fight back!! Fried eggs!! » [rires] C'était vraiment un milieu très étrange, mais les choses n'étaient jamais ennuyeuses! Parfois inquiétantes, mais jamais ennuyeuses. Des personnes séropositives étaient-elles présentes? Bien sûr que oui. Kalpesh, Christopher et José étaient tous séropositifs et beaucoup d'autres personnes l'étaient aussi. Tout le monde avait le droit de dévoiler ou non son statut, mais les trois d'entre eux étaient membres du CPAVIH et ils en étaient fiers. Ils en parlaient. Ce n'était pas tout le monde qui parlait ouvertement de sa séropositivité. Nous avons traversé des moments difficiles avec Bill Morris.

RL : Oui. Certaines personnes tentèrent d'assumer un rôle de leader, mais plusieurs d'entre elles voulaient le faire sans parler de leur statut sérologique.

MH : Ce n'était pas important de savoir qui était séropositif. Cela n'était pas important au sein d'ACT UP car la moitié des membres étaient séropositifs. Quelle était la différence? Une chose était certaine. Nous savions que le fait de s'embrasser ne représentait pas un risque de transmission car nous frenchions les mêmes personnes depuis longtemps. Cela ne se passait pas comme ça. Nous n'avions aucune raison d'avoir peur.

**GK : Vous avez donc soudainement quitté la première réunion. Vous avez sans doute fini par revenir.** [rires]

MH : Nous n'avions pas le choix. Notre position en matière de VIH était très importante pour nous et nous voulions faire quelque chose. Les membres d'ACT UP avaient raison lorsqu'ils disaient que rien ne se passait ici. Il n'y avait qu'une poignée d'anarchistes qui partageaient les mêmes idées vagues et qui traitaient le jus vert comme un élixir. Leurs actions ne s'appuyaient pas sur des données scientifiques et ils ne suivaient pas du tout la piste d'ACT UP New York. C'était aussi clair que Staley et les autres savaient ce qu'ils faisaient. Blane avait milité avec Staley. Il avait occupé les bureaux de Glaxo Wellcome, il savait quoi faire et il connaissait le fonctionnement du comité de traitement. Il nous a introduit – moi, Glenn et plusieurs autres – à ces gens. Nous sommes allés à New York. Nous les avons rencontrés. Ils nous envoyaient constamment de l'information. Tout se faisait par télécopieur à l'époque et nous recevions une quantité phénoménale de trucs. Par la suite, nous photocopions le tout avant de le faire circuler. À l'exception de José, Christopher et Kalpesh, ces renseignements dépassaient tout le monde.

**AS : Le savoir qu'ils possédaient leur permettait de comprendre?**

MH : Ils avaient différents niveaux de connaissances. Enfin, Kalpesh était à la maîtrise et



publiait rien. La culture française de l'époque était très concernée par le « porteur sain ». Le fait qu'une personne séropositive pouvait sembler être en bonne santé les préoccupait énormément. C'était une préoccupation importante. Ils passaient tout leur temps à penser à ce fait plutôt que de parler de prévention. La prévention représentait un problème d'envergure. Le gouvernement Bourassa de l'époque et sa ministre de la santé – l'ensemble de ses ministres de la santé – croyaient que la publication de renseignements en français encouragerait l'homosexualité et la consommation de drogue. Nous avons donc un tas de publications d'AIDS ACTION NOW! et d'ACT UP New York, mais elles étaient entièrement en anglais. Nous n'avons rien en français. Le premier projet d'ACT UP Montréal fut donc de traduire tout le matériel que nous avons en matière de prévention et de compiler le tout. Nous avons ensuite demandé à un bédéiste montréalais de concevoir notre affiche. Comme ACT UP Montréal avait un côté humoristique qui se faisait toujours bien ressentir, nous avons décidé de présenter nos renseignements en matière de prévention sous forme de bande dessinée afin de rendre le tout plus facile à digérer. Nous en avons distribué des dizaines de milliers... je crois que c'était pendant la parade de la Saint-Jean-Baptiste.

RL : Ouais, pendant la Saint-Jean-Baptiste.

MH : En 1990?

RL : Oui, c'est ça.

MH : Par la suite, le gouvernement n'avait plus d'excuse de ne pas publier la vérité. Après cette distribution de masse, l'information était publique. Nous l'avons distribué devant des écoles. Nous le distribuions partout où nous le pouvions afin de mettre la ministre de la santé dans l'embarras. Le numéro de téléphone de Douglas apparaissait au bas de l'affiche et les gens pouvaient le rejoindre ainsi. C'était notre façon d'opérer, tu vois. Douglas prenait les appels des gens afin de savoir ce qu'ils voulaient et il faisait en sorte que quelqu'un les rappelle par la suite. Le parler de Kalpesh était impeccable dans les deux langues – il avait un accent indien prononcé, mais il pouvait facilement dialoguer avec les gens avec un vocabulaire équivalent à celui d'un locuteur natif en sixième année. Ils conseillaient donc les gens au téléphone. Nous avons aussi de bons contacts avec les docteurs. Même si nous n'étions pas forcément en bons termes avec eux, nous les connaissions tous. Kalpesh faisait donc également des renvois.

**GK : Revenons-en donc à ACT UP Montréal. Comment les choses étaient-elles organisées en général? Il y avait des réunions hebdomadaires.**

MH : Les lundis soirs.

**GK : Les décisions se faisaient-elles par consensus? Mis à part le groupe de traitement, y avait-il d'autres sous-groupes?**

MH : O.K. Il n'y avait que le groupe de traitement/prévention pour commencer, puis les choses ont évoluées. Pour commencer, nous avons créé un caucus féminin peu de temps après la création du groupe. Nous avons évidemment un caucus séropositif, puis nous avons formé un caucus pour les personnes racisées. Il n'y avait que Blane et Kalpesh – et aussi José, qui se

définissait comme personne racisée car il venait des Açores. Il s'agissait absolument du tiers-monde. C'était tout. Il n'y avait pas de personnes racisées locales. C'était tous des gens d'ailleurs, des non-qubécois. Aucun individu « local » ne voulait s'associer à ACT UP car ils risquaient d'être immédiatement étiquetés comme séropositifs. Tout les membres d'ACT UP étaient présumés séropositifs et les communautés racisées locales n'étaient pas très ouvertes à ce genre de choses.

Je dirais qu'un quart ou un tiers des membres étaient des femmes. Ah, la langue. Au début, le groupe était francophone à 20 % et anglophone à 80%. Éventuellement, les anglophones furent forcés de parler français. Les gens devaient commencer par s'exprimer en français lors des réunions et cela compliqua énormément les choses.

Nous n'avions pas de membres autochtones. Tu nous avais demandé si les Autochtones étaient impliqués. Non. Évidemment, cela poserait un risque pour eux. Il s'agissait d'un énorme tabou dans leurs communautés. Un individu nommé Edward Cook – un Mohawk de Kahnawake – fut impliqué dans les émeutes de Sex Garage et cela m'a beaucoup surpris à l'époque. C'était vrai que plusieurs jeunes Canadiens anglophones voulaient absolument voir une alliance entre les Mohawks et notre groupe. La crise faisait rage à Kahnawake-Oka à cette époque, tu vois. Certains individus demandèrent à Edward de s'y rendre et d'expliquer à sa communauté que notre lutte était commune et il répondit : « Vous êtes complètement fous. Il ne vont pas voir de lien du tout! Non, je n'irai pas afin de leur dire. » Ce fut la fin de notre implication avec les Autochtones. Nous étions déjà perçus comme des êtres pervers et infectés et ils ne voulaient pas de nous.

Y avait-il des femmes d'impliquées? Ouais, environ le quart ou le tiers des membres initiaux étaient des femmes. Une grosse réunion pouvait regrouper environ 50 personnes. Les petites réunions qui rassemblaient une vingtaine d'individus étaient beaucoup plus fréquentes. Afin de protéger les gens des truands dans la foule, nous avions des listes d'orateurs et nous les consultions sans cesse. Voilà comment ACT UP New York procédait. Nous nous sommes appropriés toutes les techniques d'ACT UP New York qui visaient à rassembler les gens plus facilement et cela a fonctionné à merveille. C'était très avant-gardiste à l'époque. C'était une approche qualifiée d'« hyper-démocratique ». Je n'ai jamais rien vu de tel ailleurs avant le début du mouvement Occupy. C'était vraiment du pareil au même – toutes les décisions étaient prises par consensus. Tout comme ACT UP New York. C'était constant. Il y avait les réunions du lundi et du jeudi, mais les autres comités se réunissaient également les mardis, les mercredis, les vendredis et les fins de semaines. Il y avait aussi le comité des effets spéciaux – il se rassemblait la nuit et les fins de semaines.

**GK : Le comité des effets spéciaux? Peux-tu nous en parler davantage?**

RL : Le comité artistique.

MH : Bien, c'était un sous-groupe du comité artistique en charge de la peinture, des graffitis et des auto-collants. Je me souviens d'une activité particulière... Je ne sais pas pourquoi nous l'avons fait, mais j'imagine que c'était afin de sensibiliser les gens. Nous nous en prenions aux wagons de métro pendant la journée afin de les tapisser d'auto-collants de prévention. Pendant

ces actions, René se faisait appeler « le guépard » car il savait flairer la police. Il pouvait prédire leur arrivée et il courrait plus vite que tout lorsqu'il voyait bleu. Il faisait donc partie du comité des effets spéciaux.

**AS : Tu étais membre du comité des effets spéciaux?**

RL : Oui, je faisais partie du comité artistique.

MH : Ouais, le comité artistique. Nous faisons constamment ce genre de chose. Le comité artistique faisait des véritables œuvres d'art. Quant à nous, le comité des effets spéciaux, nous faisons des choses loufoques du genre. Nous avons des groupes d'affinités. Tu sais ce qu'est un groupe d'affinité?

**GK : Oui.**

MH : Nous avons Parents for a Sane Education, un groupe qui s'opposait aux plans d'une commission scolaire conservatrice en matière d'éducation sexuelle et de prévention. Nous mettions de la colle dans leurs serrures et des trucs du genre. Lors des élections scolaires, nous avons attaqué la maison du président – il ne fut pas élu. C'était un chrétien très moralisateur et nous nous sommes débarrassés de lui. Pour tout dire, c'est le public qui s'en est chargé, mais il a goûté à notre furie. Nous placardions aussi des affiches. La pose d'affiche faisait partie de l'initiation des gens. Tout le monde voulait poser des affiches car cela leur donnait l'impression d'être de véritables militants. Beaucoup plus tard, à l'époque du groupe Lipo-Action, les gens plus jeunes m'ont fait découvrir une nouvelle colle qui était bien meilleure que la colle de farine – elle était vraiment incroyable. Si elle aurait été disponible à l'époque, nous n'aurions pas ruiné tout nos vêtements! [rires] Enfin, nous travaillions de nuit. C'était amusant.

**AS : L'art était-il produit dans le cadre de campagnes particulières?**

MH : Oui.

**AS : Comment faisiez-vous afin de coordonner vos efforts?**

MH : Nous décidions ce que nous voulions produire pour la prochaine manifestation les lundis soirs. Il y avait tout le temps des manifestations, des démonstrations et des collectes de fonds. Le comité artistique se faisait donc assigner les tâches qui devaient être faites. Les décisions étaient prises par consensus lors des réunions générales et les tâches étaient déléguées par la suite. Tout était très structuré. Il n'y avait jamais d'embûches. Les retards n'étaient pas fréquents, tout se faisait approuver et les numéros étaient toujours corrects. Il s'agissait vraiment de personnes assidues.

**AS : Peux-tu nous parler de certaines de ces campagnes?**

MH : Nous allons y venir. Nous allons parler de nos plus grandes campagnes.

**GK : ACT UP Montréal a-t-il organisé une première manifestation?**

MH : Oui. Nous avons fondé ACT UP Montréal le 19 mars 1990. C'était l'anniversaire de la mort de Joe Rose. Joe Rose aurait été membre d'ACT UP s'il avait été toujours en vie, donc nous avons dédié cette journée à sa mémoire. Nous étions tous présents. Nous l'avons fait à la Place...

RL : ...au Complexe Desjardins.

MH : ...au Complexe Desjardins. Nous avons organisé un die-in devant l'entrée située sur Sainte-Catherine. Les archives contiennent beaucoup de photos de cette journée. Blane nous montra comment faire un die-in avec les contours des corps tracés à la craie et tout ça. Nous n'en avons jamais fait avant et nous devons pratiquer pour le futur. Il faisait froid dehors, mais ce n'était pas extrême pour un 19 mars. Les policiers ne sont pas venus nous emmerder. Nous avons fait notre die-in et tout le monde nous ignorait. Mais c'était l'anniversaire de la mort de Joe – je crois qu'il s'agissait du premier anniversaire – et nous sentions que c'était important de le faire à cet endroit. Ce fut notre première action militante collective. Le groupe en fit beaucoup plus par la suite.

**GK : Cette action a-t-elle rassemblé beaucoup de gens?**

RL : Environ 50 personnes.

MH : Oui, jetez un coup d'œil aux photos – elles sont toutes présentes. Elles font toutes la queue devant l'entrée. Elles sont partout. Tous les membres originaux d'ACT UP y sont. Blane et Hugh sont là – tous ces individus sont là.

RL : Claude Lachapelle (le coordonnateur du CPAVIH) y était.

MH : Oui, tous ces gens. Ils sont tous décédés.

**AS : Peux-tu nous parler un peu de Joe Rose et nous dire pourquoi c'était si important d'organiser un événement afin de souligner l'anniversaire de sa mort?**

MH : Bien, Joe Rose s'affirmait énormément. La thématique secondaire d'ACT UP était, bien entendu, we're here, we're queer, get used to it. Joe aurait été parfait pour toutes ces choses. Il vivait sa vie en fonction de ce dicton. Aucun d'entre nous ne le connaissions. Personne ne le connaissait. Il n'avait que 19 ans et il avait les cheveux roses. Il ne fréquentait pas les bars. Il se fit connaître après sa mort. La communauté revendiqua cette dernière au grand dam de la famille Rose et en firent tout un plat. Il s'agissait surtout de David Shannon – David travaillait au Montreal Mirror et avait une influence sur ce que les médias anglophones couvraient. C'était vraiment atroce. Il fut tué par des adolescents – des adolescents noirs par-dessus le marché – qui furent pris en charge par la DPG [Direction de la Protection de la Jeunesse]. Ils étaient vraiment dans la merde. C'était difficile d'en tirer quelque chose, mais c'était très triste.

**JA : J'aimerais savoir comment le Complexe Desjardins est entré dans l'équation lorsque vous étiez en train d'organiser la manifestation. Était-ce car il abritait les bureaux d'un ministre provincial particulier ou qu'il s'agissait d'un endroit central?**

RL : C'était un endroit central. Je crois que nous l'avons choisi car il s'agissait d'un espace public. Il y avait un grand espace devant l'édifice.

MH : Le trottoir était chauffé.

RL : Le trottoir était chauffé. Il n'y avait ni glace, ni neige.

MH : Oui, c'était le 19 mars!

RL : C'était juste devant Place des Arts. Beaucoup de gens y étaient à l'heure du midi, donc tout le monde était sur Sainte-Catherine... C'est un endroit très central et il y avait un grand espace public devant l'édifice. C'était l'endroit rêvé pour tenir une action de ce genre. Le public devait en être témoin. C'est inutile de le faire dans un bar où il n'y a personne.

MH : C'était une manifestation pour Joe. Comme j'expliquais, personne ne le connaissait, mais nous avons célébré sa vie lors de cette journée.

**JA : Oh, c'est génial.**

**GK : Passons donc aux campagnes. ACT UP Montréal s'intéressait aux prix des médicaments et j'aimerais en apprendre davantage à ce sujet.**

MH : O.K. Bien, nos objectifs étaient différents de ceux d'ACT UP New York. Nous avions déjà un système de santé à payeur unique au Québec qui différait de celui des autres provinces. Pour tout dire, c'est celui qu'ACT UP New York a adopté en tant que modèle. Il n'était pas qualifié de « modèle québécois », mais il s'agissait bel et bien de ce modèle. Le même que Bernie Sanders championne en ce moment – le modèle à payeur unique. Il s'agit vraiment du meilleur système possible pour les gens pauvres et malades. Lors de ses recherches, CPAVIH s'aperçut que les patients cancéreux québécois obtenaient leurs médicaments presque gratuitement afin de les tenir à l'écart des hôpitaux. Enfin, les systèmes de santé québécois et ontarien se ressemblent beaucoup. Le système se charge des frais de médicaments des personnes incarcérées, hospitalisées ou institutionnalisées – les personnes à l'intérieur – alors que les gens à l'extérieur doivent payer de leur poche. Évidemment, les patients cancéreux voulaient se faire hospitaliser afin de ne pas avoir à payer leurs médicaments – les gens sans assurance n'avaient pas d'autre option. Le gouvernement québécois avait inventé une catégorie de malades sur pied spécifiquement conçue pour les personnes cancéreuses. Nous voulions que les personnes séropositives soient comprises dans cette catégorie. C'était une catégorie parfaite pour les gens atteints d'une maladie sérieuse ou terminale – non, d'une maladie chronique. Elle visait à faire en sorte qu'ils restent chez eux plutôt que d'aller à l'hôpital – elle fut une réussite remarquable chez les personnes âgées. C'était vraiment un bon programme. Peu importe la prescription, les gens payaient toujours 2 \$ pour leurs médicaments. L'AZT [la zidovudine] avait déjà été identifié comme un agent de traitement et il fut qualifié de médicament expérimental – les gens pouvaient donc l'obtenir gratuitement, mais il était administré par des hôpitaux affiliés à des universités. Lorsque le Dr. Weinberg et les autres inventèrent le 3TC [la lamivudine] par la suite, il fut également compris dans cette catégorie. Notre campagne n'était pas vraiment centrée sur

les deux antirétroviraux sur le marché. Elle militait plutôt pour le traitement des infections opportunistes.

Ce que nous avons observé – ce que le CPAVIH et ACT UP Montréal ont constaté – était que les gens séropositifs sur le marché du travail, surtout des jeunes hommes et quelques jeunes femmes, quittaient leurs emplois pour toucher le BS [bien-être social]. Ils devaient être sur le BS afin d'obtenir les médicaments nécessaires afin de traiter leurs infections opportunistes gratuitement. Les gens sur le BS n'avaient même pas besoin de payer le 2 \$. Ils ne payaient rien, mais ils n'avaient pas d'argent pour vivre et ils devenaient isolés sur le plan social. Selon nous, cela conduisait à la malnutrition, à la dépression et à une mort hâtive. L'idée était donc de les garder en vie – de garder nos malades sur pied en vie – et de les tenir occupés tout en voyant à ce qu'ils aient leurs médicaments. Le gouvernement Bourassa croyait qu'il s'agissait d'une perte monumentale d'argent et de temps. Ils voulaient nous voir crever.

Nous avons donc milité pour ça pendant trois ans. C'était un combat sans fin. Notre thématique principale [MH se recouvre partiellement le visage avec ses mains] était de dépeindre Bourassa et la ministre de la santé ainsi. Nous voulions dépeindre [Denise] Laberge-Ferron – cette femme à la tête du comité créé par le gouvernement québécois afin de lutter contre le VIH qui alloua tout les fonds afin de sensibiliser les petites fille du West Island au VIH alors qu'elles ne représentaient pas une population à risque – de la sorte. Nous avons ces trois affiches gigantesques – elles apparaissent dans certaines photos – qui représentaient ces trois individus ainsi que leur approche en matière d'épidémie du sida : Je n'entends rien / Je ne dis rien / Je ne vois rien. En d'autres mots, je ne fais rien. Nous les avons trimbalées dans la rue pendant des années. Nous avons aussi une pierre tombale de sept pieds qui disait « BouBou [Bourassa], on va danser sur ta tombe » et qui s'inspirait du « Julie, on va danser sur ta tombe » du Chicago Seven. Tu t'en rappelles? Leur juge s'appelait Julius quelque chose. Ils s'exclamaient : « Julie, on va danser sur ta tombe! Julie, on va danser sur ta tombe! » Nous avons ces énormes affiches. Elles nous ont servis de bien des façons. Nous avons aussi imprimé des billets de 2 \$ avec la face de la ministre de la santé plutôt que celle de la reine et plusieurs trucs du genre. Tout ce matériel est aux archives gaies et lesbiennes. Nous avons retrouvé beaucoup de trucs et nous les avons envoyés aux archives. La campagne s'éternisait et ils n'ont jamais fléchi l'échine. Ils n'ont jamais porté attention à ce que nous faisons, mais tout s'est rapidement soldé lorsque le PQ détrôna les libéraux en 1995. Le programme n'était pas ce que nous espérions, mais il prit la forme d'une assurance – la même assurance pharmaceutique actuellement en vigueur au Québec. La province de Québec est la seule qui détient un programme d'« assurance-médicaments » grâce aux efforts d'ACT UP Montréal et du CPAVIH. Tout le monde dit qu'il est très dispendieux. Ce n'est pas du tout cher dans un contexte global car nous payons tous moins cher pour nos médicaments et nous sommes tous couverts. Si tu es riche, je crois que la quote-part est de 75 \$ par mois. C'est gratuit si tu es sur le BS. Pour les personnes de l'âge d'or... Ma quote-part est vraiment minime. Je crois que j'ai une quote-part maximum de 35 \$ par mois et qu'ils paient le reste.

**AS : Aviez-vous l'impression que ce changement a eu lieu en raison de ces trois années de travail?**

MH : Oh oui, nous en étions persuadés. Enfin, cela s'est produit immédiatement après. Oui, nous

savions que nous étions victorieux. Toutes nos autres actions étaient influencées par les nouvelles quotidiennes. Si vous jetez un coup d'œil aux archives, vous serez en mesure de savoir ce que nous faisons et quels enjeux étaient d'actualité. Voilà pourquoi la communauté se rassemblait. Tout était décidé lors des assemblées générales. Ils décidaient des événements et nous enchaînions avec des actions par la suite. Les seuls enjeux constants étaient les malades sur pied et l'assurance-médicaments – c'est demeuré notre cheval de bataille jusqu'à la dissolution d'ACT UP Montréal. ACT UP Montréal n'existait déjà plus lorsque nous avons remporté cette victoire – le groupe s'était dissout peu de temps avant. C'était fini, tu vois.

**GK : Pour ce qui est des autres actions menées par ACT UP ou impliquant le groupe, il y avait le parc commémoratif. Pouvez-vous nous en parler un peu? S'agissait-il d'un projet d'ACT UP ou simplement d'un concept que le groupe appuyait?**

RL : Oui, c'était un projet d'ACT UP.

MH : Oui, c'était un projet que nous avons entrepris tout à fait par accident vers la fin de 1991. Tout au long de son existence, ACT UP Montréal a toujours organisé une parade, une marche ou une manifestation afin de souligner le 1<sup>er</sup> décembre. Cela commençait toujours dans l'ouest avant de finir dans le Village. La première fois, la marche s'est soldée à l'Agora de l'UQAM [Université du Québec à Montréal] en bordure du Village. Nous avons décidé de terminer la marche dans le Village par la suite car il s'agissait du centre de l'épidémie. À l'époque, les bureaux de la santé publique comportaient une carte de la ville parsemée de points rouges – chaque point représentait une personne diagnostiquée avec le VIH. Le Centre-Sud – le quartier où se trouve le Village – était criblé de points rouges. C'était pareil pour les drogues – il y avait vraiment de tout. Tout les différents vecteurs d'infection étaient concentrés à cet endroit. Les services s'y trouvaient également, alors le taux de diagnostic était plus élevé. Les banlieusards ne se faisaient pas diagnostiquer, ils crevaient simplement. Nous avons décidé de conclure la marche dans le cœur du Village en 1991. Nous n'avons pas vraiment de façon de boucler le tout en 1991, alors nous nous sommes demandés ce que nous allions faire à la fin. C'est banal : devons-nous nous contenter de nous disperser une fois rendu sur les lieux? Nous avons donc tourné notre attention vers ce petit parc. Il se trouvait au coin de Panet et de Sainte-Catherine. Ce n'était pas un lieu important. À vrai dire, ce n'était même pas un parc. C'était un terrain que la ville s'était procuré par expropriation afin d'éventuellement pouvoir le vendre. Ils ont tenté de le vendre à plusieurs reprises et nous avons bloqué leurs efforts. Nous avons déclaré que l'endroit serait nommé Parc de l'Espoir. Enfin, nous ne l'avons pas appelé ainsi. Nous l'avons appelé...

RL : Parc commémoratif des personnes mortes du SIDA au Québec.

MH : Nous avons mis des semaines afin de trouver ce nom et... c'était problématique car nous ne commémorions pas leurs morts, mais plutôt leurs vies. C'est devenu un enjeu de taille. Personne ne saisissait vraiment l'importance de cette nuance, mais laisse-moi te dire que nous en avons débattus longtemps! C'était incessant. Je crois que nous avons une photo de cette journée en quelque part. Au final, le parc est devenu un enjeu récurrent dans tout ce que nous faisons. [Il cherche des photos]

**AS : Cette première marche rassembla-t-elle beaucoup de gens?**



MH : [il montre la pancarte sur la photo du doigt et il lit] : « Parc commémoratif des personnes mortes du SIDA au Québec ». Nous avons décidé de mettre fin à la manifestation en posant un geste significatif, donc nous avons fait ces affiches afin de rebaptiser le parc – Pierre Durand, le même bédéiste qui produisait la plupart de notre matériel depuis le début, l’a conçue. Nous avons ensuite décidé de décorer les arbres avec des rubans et nous avons choisi la couleur noire. Il y a immédiatement eu un schisme au sein du groupe en raison de la couleur.

**GK : Effectivement. Certaines personnes ont même quitté le groupe. [rires]**

**AS : À cause du dilemme du ruban rouge ou du ruban noir?**

**JA : Visual AIDS avait déjà lancé la campagne du ruban rouge et consensus général était qu’il ne fallait pas utiliser de rubans rouges afin de ne pas donner l’impression de les imiter, ou bien...**

MH : [il se questionne lui-même] Quels étaient les deux côtés de la chose?

**JA : Oui. Quel était le problème?**

MH : Parce que le noir symbolisait la mort. C’était tout. Le HIV avait emporté 1200 personnes au Québec, alors nous avons mis 1200 rubans noirs. Le rouge aurait pu être interprété comme représentant le nombre de personnes séropositives au Québec, mais qui connaissait le nombre exact? De toute façon, elles étaient plus que 1200. Les autres – Luc Desaulniers et Blane – pensaient qu’il fallait utiliser des rubans rouge afin de faire comme ACT UP New York.

**GK : ACT UP New York avait des rubans rouges? O.K.**

MH : Oui. Évidemment, tout le monde savait que tout ce qu’ACT UP New York faisait était sans reproche et qu’il fallait les imiter. Nous avons donc décoré le parc le 1<sup>er</sup> décembre. Il y a beaucoup de photos de ces décorations et de ce à quoi le parc ressemblait après. C’était plutôt morbide. Tout était recouvert de noir. La Ville s’est pointée immédiatement le lendemain afin d’enlever tous les rubans, donc le comité des effets spéciaux d’ACT UP est repassé en soirée. Mais en raison de la dispute, les rubans n’étaient pas noirs cette fois-ci. Ils étaient « multicolores » – de toutes les couleurs. Nous n’avons jamais utilisé des rubans rouges – c’était le compromis que nous avons trouvé. Luc et Blane revinrent en ville et le sujet fut clos. Cependant, la Ville décida de ne pas enlever les rubans que nous avons accrochés. Pour une raison ou une autre, ce phénomène gagna en popularité au Québec – d’abord à Montréal, puis dans les communautés rurales à travers la province. Nous écoutions des bulletins de nouvelles où les gens de Saint-Glin-Glin-des-Meu-Meu accrochaient quatre rubans à un arbre situé sur la place centrale afin de souligner la mort de quatre résidents de leur village. C’est devenu un rituel très symbolique – une façon de répondre à l’épidémie et de pleurer collectivement les personnes qu’elle avait emportées. C’était aussi un avertissement de l’omniprésence du VIH. Il y a même eu une émission spéciale sur les rubans dans les arbres et le sida au Québec. Contrairement aux enjeux liés à la guerre, ce fut très médiatisé – les rubans jaunes des Américains et toutes ces choses ne gagnèrent jamais en popularité ici. Cela gagna en popularité et c’était une façon pour les gens d’en parler. Janet

Connors s'est même rendue ici depuis Halifax afin d'accrocher un ruban pour son mari Randy Connors, un héros de la communauté hémophile.

Peu importe la raison, ce symbole gagna en popularité. Même si nous avons établi le parc par accident le 1<sup>er</sup> décembre 1991, nous y avons régulièrement tenu des événements en 1992 et en 1993. Un film intitulé Médecins de cœur réalisé par Tahani Rached de l'Office national du film y fut même tourné. Il met en vedette le personnel de la Clinique médicale – Réjean Thomas alias “Docteur SIDA” et ses collègues. Les fondateurs de la clinique font également une apparition – la plupart d'entre eux moururent peu de temps après. Il s'agit vraiment d'une capsule très intéressante et elle était parsemée de scènes représentant la décoration des arbres du parc et l'installation de la plaquette finale dont la formulation causa une grande dispute au sein d'ACT UP Montréal... Nous voulions indiquer que le parc était dédié à la mémoire de ces personnes, puis nous avons fait une faute d'orthographe. [rires] Heureusement, les doigts de Glenn cachent la faute dans les photos... Enfin, pouvez-vous y croire? [rires] C'était très difficile. Enfin, la Ville de l'époque – la Ville de Montréal – avait un système démocratique qui prenait la forme d'un gouvernement communautaire et nous avions un conseil communautaire qui gérait le quartier. Douglas et moi fréquentions les réunions mensuelles du conseil afin d'aborder la question du parc à chaque fois. Il nous a fallu y aller de 1992 à 1994 pour que la Ville reconnaisse le parc légalement et le nomme officiellement. Elle a choisi le nom « Parc de l'Espoir ». Nous n'étions pas d'accord avec ce nom car nous n'avions pas aucune raison d'espérer à l'époque. La trithérapie n'avait toujours pas fait son entrée et nous croyons que le nom était plutôt cliché et loufoque. Il n'y avait pas d'espérance lorsqu'une personne apprenait sa séropositivité – du moins pas avant l'arrivée des traitements. Nous croyons que c'était simplement stupide, mais le maire de l'époque décida de l'adopter. C'était plus facile d'accepter la chose que de la contester. Je crois que c'était Jean Doré qui était au pouvoir en 1994?

RL : Jean Doré.

MH : Oh oui, c'était en octobre 1994 et c'était le temps des élections municipales. Le maire est venu au parc avec un entourage médiatique afin d'installer une plaque conçue par un membre d'ACT UP Montréal. Elle y est toujours et elle est faite d'acier Corten – à nos yeux, son message parlait du parc. Ce matériel était très en vogue dans la construction de monuments à l'époque, mais son utilisation pour la plaquette ne laissait rien au hasard. Pour tout dire, une personne a peinturé l'acier Corten avec de la peinture argentée car certains individus pensaient que la rouille souillait la mémoire des personnes décédées du VIH. Évidemment, l'idée était que la plaquette se dégradait au fil du temps afin d'évoquer ce que le VIH faisait au corps. Bien entendu, l'acier virait au rouge brunâtre - la couleur du sang séché.

Finalement, en 1997, le parc fut officiellement reconnu, complètement reconstruit et inauguré alors que la crise commençait à s'essouffler. Le nombre de personnes mourantes au Québec commençait finalement à baisser. Le fait de parler des enjeux liés à l'épidémie et aux traitements n'était plus aussi pressant. Lorsque nous avons commencé à placer des rubans multicolores dans les arbres lors du printemps de 1991, les gens apportaient des oursons en peluche, des bières...

RL : Des fleurs...

MH : ...et des tas d'autres trucs au parc. Cela rappelait le monument de la guerre du Vietnam à Washington. C'était exactement la même réaction. Les gens avaient vu cela à la télé et ils apportaient des choses afin d'honorer la mémoire des gens. C'était une sorte de sortie du placard. Ces actions étaient vraiment importantes car elles démontraient que les gens étaient préoccupés par la situation. Elles furent vraiment adoptées par le public. Nous avons organisé une panoplie d'activités au parc. Nous avons eu des expositions de photos. Nous avons distribué des pétitions et ainsi de suite. Toutes ces choses sont dans les archives. Nous avons gardé des copies de tout. Nous avons mis quatre ans pour avoir le parc au final. Les conseillers municipaux nous remercièrent. Vraiment? Ils ne nous facilitèrent pas la tâche et lorsqu'ils commencèrent à se montrer amicaux envers nous, cela nous importait peu car nous avons lutté pendant si longtemps. Cela n'avait plus d'importance à nos yeux. Mais bon, le parc est là et nous avons réussi. Il y a eu plusieurs tentatives afin de le démolir. La mafia essaya de racheter la partie arrière du parc. Elle tenta d'acheter les politiciens. L'hôtel de ville était reconnu pour sa corruption. Nous étions au courant, mais personne n'était en mesure de le prouver. Enfin, cette corruption concernait le parc. La mafia voulait l'acheter car le restaurant d'à côté lui appartenait et elle désirait convertir la partie arrière du parc en terrasse. Nous avons rencontré un représentant du maire afin de tenter de lui expliquer la situation. Nous lui avons dit : « Voulez-vous vraiment que des gens sirotent leurs expressos avec tous ces pleurs et ces gémissements en provenance du parc? » Les gens organisaient carrément des funérailles dans le parc et ils allaient vendre des expressos à dix pieds de là? « Vous croyez qu'une clôture suffira? Comment allez-vous éviter que les gens prennent conscience de ce qui se passe dans le parc? »

Les gens assistaient à des funérailles et ils apportaient toutes les fleurs au parc par la suite afin de tenir une seconde cérémonie. Ces grandes plaques en acier Corten au milieu du parc étaient là pour recueillir ces fleurs provenant des salons funéraires. Elles étaient nombreuses. Le fait de se débarrasser des fleurs mortes posait problème. Nous avons l'habitude de nettoyer le parc chaque dimanche et de ramasser les objets qui jonchaient le sol car c'était toujours le bordel. Ils étaient rangés par respect car ils ne pouvaient pas être laissés sur place. Enfin, nous nous sommes chargés de tout ramasser pendant les années avant que la Ville ne reconnaisse le parc. Nous nous en occupions nous-mêmes. L'endroit est finalement devenu le même parc que les gens connaissent aujourd'hui, mais plusieurs individus ont tenté de couper court à son existence. Il n'y a pas si longtemps, un homme nommé Mario D'Astous a tenté de former un mouvement afin d'éliminer le parc car, selon lui, l'endroit insultait les personnes vivant avec le VIH car il était si sinistre et rempli de références à la mort. Je crains que c'était très représentatif de la situation en 1991... C'est difficile pour les gens d'aujourd'hui de se rappeler comment les choses étaient dans les années 1990. Tu y étais. Tu sais de quoi je parle.

**GK : Oui, absolument.**

MH : Tout le monde est mort.

À cause de toute l'agitation engendrée par le fait de qualifier le parc d'« insulte » aux personnes vivant avec le VIH et la confusion au sujet de ses origines et de son symbolisme, l'arrondissement de Ville-Marie (qui comprend le Village) organisa une « table de concertation » afin de clarifier le rôle et la signification du parc dans le contexte d'un nouveau millénaire. En juin 2010, la table approuva le texte suivant qui apparaît sur une petite plaque installée sur le côté

ouest du parc :

### « Le cénotaphe du Parc de l'Espoir »

Le Parc de l'Espoir a été fondé par ACT UP MONTRÉAL le 1<sup>er</sup> décembre 1991. Sa création voulait commémorer la vie des femmes et des hommes décédés du sida en témoignage de l'indifférence des gouvernements et du danger que représentait le VIH. Après une lutte politique menée par le militant Douglas Buckley-Couvrette, le Parc de l'Espoir dans sa forme présente a été inauguré en 1997. Le Parc de l'Espoir s'inscrivait dans un mouvement international qui voyait naître de tels lieux de recueillement dans plusieurs des grandes villes occidentales.

La partie minérale située à l'avant du parc représente la mort, symbolisée par les blocs de granite noirs et le béton. La partie jardin en arrière reflète la vie. »

**GK : Vous avez mentionné qu'ACT UP avait un caucus pour femmes et vous avez déjà parlé du fait qu'il y a eu des manifestations concernant le sida au féminin. Pouvez-vous nous en dire plus à ce sujet?**

MH : Bien, pour commencer, Blane recevait ses instructions de New York. En 1990, Peter Staley et ses acolytes – le politburo – qu'il fallait situer le sida dans un contexte élargi. Il ne s'agissait pas simplement des quatre H...

**AS : Tu disais donc que Peter Staley pensait aux façons de démontrer que le VIH et le sida dépassaient les quatre H.**



Source d'image: Michael Hendricks and René

MH : Oh, les quatre H! Dans le Montréal de l'époque, le VIH était réservé aux homosexuels, aux Haïtiens, aux héroïnomanes et aux hémophiles – les quatre H. ACT UP New York s'était donné comme mission d'« hétérosexualiser » le sida. Ses membres avaient réalisé que le gouvernement Reagan ne réagirait jamais s'il s'agissait d'une maladie strictement homosexuelle. Ils ont donc dû faire en sorte que la population se sente menacée. La communauté afro-américaine de l'époque ne parlait pas beaucoup du VIH. Évidemment, le virus frappait d'autres groupes. Ce fait n'était simplement pas abordé. C'était pareil ici. Des jeunes femmes hétérosexuelles apprenaient qu'elles étaient porteuses du VIH sans jamais savoir comment elles l'avaient contracté. Nous avons décidé que cette emphase sur l'aspect homosexuel de la maladie et l'usage de drogue était exagérée. En 1991, nous comptons déjà 93 femmes décédées des suites du VIH au Québec. En

1992, nous avons utilisé la même banderole qui affichait 147 femmes au lieu de 93. Elle apparaît dans ces photos. Ces choses avaient toujours lieu le 1<sup>er</sup> décembre. Nous soulignons toujours ce fait, mais c'était au caucus pour femmes de décider quelles actions mener. Nos publications parlaient de prévention, mais ces renseignements venaient principalement de femmes anglophones qui étudiaient à McGill et qui croyaient que nous devons directement solliciter les femmes séropositives. Ça et d'autres trucs du genre. ACT UP était une mode pour beaucoup d'entre elles. Elles n'étaient pas vraiment affectées – ACT UP Montréal n'a jamais compté de femmes séropositives parmi ses membres. Il y avait beaucoup de femmes vivant avec le VIH à Montréal, mais elles n'étaient pas membres d'ACT UP. Elles se faisaient discrètes pour de très bonnes raisons. C'était surtout dangereux pour les mères – elles risquaient de perdre leur enfant. Beaucoup de femmes affirmaient avoir été impliquées au sein d'ACT UP Montréal. Jo-Anne Pickel de Toronto s'était définitivement impliquée depuis le tout début. C'était la colocataire de Jamie et de Glenn. Il y a aussi eu Paula Sympnovitch, notre facilitatrice. Si vous savez comment ACT UP fonctionnait, la personne chargée de faciliter les choses était au centre – c'était son rôle. Elle était reconnue pour son expression... Je me souviens d'avoir écrit cette fameuse expression de Paula...

**JA : « Je ne suis pas ta mère, donc reste poli » ?**

MH : Oui, c'est ça! C'est en plein ça. Exact. « Reste poli avec moi, je suis pas ta mère. » [rires] C'était parce qu'elle était principalement en charge d'un tas de gars. Paula est encore en ville. Je lui ai téléphoné, mais je crois qu'elle est à l'extérieur. Elle habite toujours ici. Elle n'a pas rappelé, mais on peut faire un suivi si vous voulez la rencontrer.

**GK : Oui, nous aimerions lui parler.**

MH : Nous allons en parler plus tard.

**GK : Oui, absolument. D'après ce que j'entends, il n'y a pas eu d'efforts concrets afin de répondre aux enjeux concernant le sida au féminin même si ces problématiques avaient été soulevées.**

MH : Il n'y avait pas vraiment de façon d'y répondre. Aucune femme saine d'esprit ne voulait parler publiquement de sa séropositivité à l'époque. Les organismes pour femmes – je pourrais vous parler des organismes pour femmes et d'individus qui ont survécu. Ils avaient leurs propres magazines et la majorité des femmes séropositives ici étaient des Africaines et des immigrantes – c'était très tabou pour elles. Je connaissais certaines d'entre elles car j'étais un conseiller en matière de traitement. Une femme m'avait dit qu'elle gardait ses médicaments sous le plancher du garde-robe et qu'elle plaçait des souliers par dessus – je lui ai demandé pourquoi. Elle m'a répondu : « Tu n'es pas africain. Lorsque mes sœurs et ma famille me rendent visite, ils fouillent partout dans la maison car il n'y a pas de restrictions. Ce n'est pas pareil chez les blancs, les Européens. Il n'y a pas de restrictions et ils font comme chez eux, alors je dois les garder là afin d'éviter qu'ils ne les trouvent. » C'était vraiment difficile à ce point. Enfin, les femmes devaient composer avec un nombre incroyable de choses. En tant que conseiller en matière de traitement, j'ai rencontré plusieurs femmes qui étaient dans les stades avancés de l'infection au VIH et qui ne s'étaient jamais faites dépister.

**JA : Wow.**

**GK : Ouais.**

MH : Oui. Une femme a consulté le CPAVIH afin d'obtenir des conseils – une femme très imposante qui avait déjà travaillé au bureau de poste. Elle m'a dit qu'elle était en train de mourir dans un hôpital en banlieue et qu'elle avait rencontré un jeune homme qui était probablement gai. Il était infirmier et il faisait un stage... Qu'est-ce qu'un stage?

**JA : Une formation?**

MH : Oui, une résidence. Un truc du genre – il se pratiquait afin de pouvoir exercer ce métier. Il lui a demandé si elle s'était déjà faite dépister pour le VIH. Elle a répondu : « Non, de quoi s'agit-il? » Il lui a donc suggéré de se faire dépister – les infirmières lui donnèrent le test et elle était mourante du sida. Lorsque je l'ai rencontré, elle était encore capable de monter trois volées d'escaliers et elle m'a dit qu'elle n'était même pas en mesure de sortir du lit lorsqu'elle a rencontré ce jeune homme qui lui a parlé du virus... Et il ne s'agissait même pas d'un docteur.

**AS : Et s'il ne l'aurait pas incité à se faire dépister...**

MH : Ouais, il était gai et il était au courant de ces choses. C'était en banlieue et il s'agissait d'une femme.

**AS : Oui.**

**JA : Donc, si je peux poser cette question, à l'époque... C'était en quelle année?**

MH : En 1991-92.

**JA : En 1991-92. Donc à cette époque, l'hétérosexualisation et la banlieusardisation du sida...**

MH : Le sida commençait à se faire démystifier.

**JA : ...le sida commençait à se faire démystifier, même ici?**

MH : Oui, c'est ce que nous avons fait. C'était pareil à Toronto. Vous avez tous eu la même expérience, hein?

**GK : Nous avons absolument commencé à passer à autre chose. Je n'étais plus à Toronto à l'époque.**

MH : C'est ce que les gens ont fait. Ce virage a pris place, mais ACT UP l'a absolument fait de façon consciente. C'était aussi dû au fait que les femmes ne figuraient pas dans l'agenda du traitement. Vous êtes parfaitement au courant de Peter Staley et de ses activités. Enfin, ils devaient... Les femmes n'étaient pas en charge de l'agenda du traitement ici. Un peu de

recherche était faite au Canada, mais ce n'était pas énorme et cela ne touchait presque pas aux femmes. Nous avons fait ce que nous devons faire et nous avons déjà le système médical en place au Québec qu'ACT UP New York voulait implanter aux États-Unis.

**GK : O.K., nous allons donc passer à d'autres milieux dans lesquels ACT UP se serait impliqué. Qu'en était-il des personnes séropositives incarcérées?**

MH : La Journée de la justice pour les prisonniers était observée le 10 août, donc nous faisons des actions concernant l'accès à du matériel de prévention et au traitement pour les prisonniers séropositifs. C'est plutôt bizarre, mais j'ai écouté un reportage de la CBC hier qui portait sur les besoins des prisons. C'est exactement les mêmes choses qu'il y a 25 ans – des échanges de seringues, des renseignements... Des renseignements de base sur les modes de transmission du VIH et... Enfin, le partage de seringues et le sexe étaient vraiment des enjeux importants – il fallait des condoms et des seringues. Réjean Thomas, le « Docteur SIDA » montréalais – il est bien connu – était le fondateur d'une grande clinique dédiée au traitement du VIH et de l'hépatite C. Lui et ses collègues qui apparaissaient dans ce film que j'ai mentionné plus tôt nous apportaient à Archambault – une horrible prison fédérale qui se trouvait à Laval – et nous passions du temps avec les « condamnés à vie ». C'était des meurtriers – des individus atroces – et c'était des gars. Nous avons tenté de les éduquer à propos du sida et cela ne les intéressait pas. Leurs objectifs étaient totalement différents, mais nous avons quand même essayé. Nous avons organisé plusieurs manifestations... vous trouverez au moins une photo de moi en train de me faire pendre d'un arbre devant le bureau du CQCS [Centre québécois de coordination sur le SIDA], le comité de coordination gouvernemental en matière de sida. Je porte un uniforme rayé de prisonnier. L'un des gars de cuir avait un harnais très solide, donc je l'ai porté sous l'uniforme et je l'ai attaché à une corde qui pendait d'une branche. Entre-temps, Glenn Betteridge était vêtu d'une robe Lily Simon de taille 14 afin d'imiter madame...

RL : Laberge-Ferron.

MH : ...Laberge-Ferron, celle qui était en charge du CQCS. Il s'est pointé et il parlait aux médias alors que les caméras tournaient. J'étais sur une chaise à côté de l'arbre avec la corde autour du cou tandis qu'il leur disait qu'il n'y avait pas de sida dans les prisons – non, non, non, non, non – comme ça [il imite Glenn qui jouait le rôle de madame L-F]. Par la suite, il a tiré la chaise et je me suis retrouvé pendu à la branche de l'arbre. Une femme qui marchait dans la rue s'est mise à crier : « Arrêtez ça!! Arrêtez ça!! » Elle pensait que c'était réel. Cette photo de moi dans le costume de prisonnier qui pendait d'un arbre fut publiée dans la Gazette – c'était vraiment génial. Beaucoup de médias n'auraient pas montré cette photo. Nous avons fait des actions médiatiques chaque août concernant le sida et les prisons, mais c'est d'une période de quatre ans dont il est question.

**GK : Tu as déjà parlé du fait que tu prenais les photos au devant des manifestations, mais pourrais-tu élaborer sur ce sujet? C'était clairement l'une de tes activités principales.**

RL : Oui, mais j'aimerais y revenir plus tard. Tu parlais d'une image, d'une photo... Ce qui est intéressant, c'est que nous faisons beaucoup de collectes de fonds. J'ai organisé beaucoup d'expositions de photos afin d'obtenir des signatures pour notre pétition concernant le parc. Ces

photos étaient très importantes car les manifestations et toutes les actions que nous faisons étaient très visuelles. C'était un mélange de théâtre et de cirque. Lorsque les gens se pointaient lorsque nous faisons des collectes de fonds dans les bars, nous leur disions que nous avions fait cela [il pointe les photos d'ACT UP du doigt]. Beaucoup de gens ne nous connaissaient pas. Certaines personnes avaient entendu parler de nous, mais elles ne savaient pas qui nous étions. Nous leur montrions donc des photos afin de leur expliquer que nous organisions ces actions. C'était différent pour chaque exposition et nous étions toujours à la recherche de nouveaux gens avec des idées originales. C'était très important car c'était intéressant de leur montrer ce que nous faisons avant de tenter de les recruter. Nous avons beaucoup de prospectus et de trucs du genre à l'intention des jeunes afin de rester à l'affût de ce qui se passait et de retenir leur attention. C'était une période très amusante car les gens s'intéressaient beaucoup aux activités de collecte de fonds (les shows de drag), aux expositions et tout ça.

**AS : Avais-tu déjà travaillé comme photographe?**

RL : J'avais travaillé comme technicien de laboratoire pendant 10 ans, alors j'avais accès à tout. C'était très facile pour moi de prendre des photos, de faire des agrandissements et ainsi de suite. C'était très facile pour moi d'y avoir accès.

**AS : Je crois que tout le monde peut prendre une photo avec son cellulaire de nos jours, donc c'est facile d'oublier qu'il fallait trimballer une caméra à l'époque.**

MH : À l'époque? C'était il n'y a pas si longtemps.

**AS : Oui. Je développais des photos à l'époque et il fallait avoir tout le matériel à portée de main.**

RL : Oui, c'était vrai à l'époque.

**JA : Je m'intéresse vraiment aux collectes de fonds car elles sont difficiles à organiser lorsqu'il s'agit de populations très spécifiques. Comme tu le disais, je crois que la collecte de fonds la plus dure était celle pour les prisonniers séropositifs. Est-ce que je peux vous poser des questions concernant les collectes de fonds?**

MH : Oui.

**JA : Avez-vous des souvenirs précis?**

MH : Enfin, elles se ressemblaient tous.

**JA : C'était du pareil au même.**

RL : Mais l'une d'entre elles fut différente. C'était un endroit qui n'était pas tout à fait légal et les policiers... Il y a eu une sorte de descente de police.

MH : Une descente policière.

RL : Il y a eu une descente policière.

MH : Où? Au Crisco?

RL : Oui, au Crisco Club. C'était un club underground et nous étions en train d'organiser une collecte de fonds lorsqu'un bataillon de policiers s'est pointé. Ils voulaient s'assurer qu'il ne se passait rien d'illégal et tout était en règle car c'était une exposition photographique légitime avec un permis. C'était l'une des premières fois où nous avons vraiment beaucoup de photos car beaucoup de manifestations venaient d'avoir lieu. Nous avons donc beaucoup de nouvelles images à présenter. Cette « culture actupienne » était un peu nouvelle pour eux, surtout pour les jeunes présents.

MH : Avec ACT UP Montréal, nous ne prenions jamais l'argent des gens. Nous faisons toujours nos propres collectes de fonds. Au début, tout comme ACT UP New York, nous chargions une admission d'un dollar lors des lundis soirs. Par la suite, les spectacles de drag devinrent si populaires que cela ne fut plus nécessaire. Le Québec ressemble à l'Ontario, au Nouveau-Brunswick ou à la Nouvelle-Écosse dans ce sens – les gens ne donnent pas d'argent. C'était à l'État d'assumer tous les frais, tu vois. Comme cela ne leur posait pas problème de payer cinq dollars pour voir des gars s'habiller en femme, nous avons commencé à organiser des shows de drag amateur. Nous avons beaucoup de soirées avec des thématiques différentes – nous avons même célébré le Pourim! Vous avez vu les photos à l'étage. Vous avez vu à quel point leur maquillage était nul avec les barbes et tout ça. C'était vraiment terrible que... [rires]

**GK : Que les gens payaient pour ça.**

MH : Oui, les gens payaient et les thématiques se ressemblaient toutes. Nous avons le World Ball for Unity à chaque année – Blane avait créé cet événement à son arrivée. Il y avait des trophées. Nous avons donné les photos, les négatifs ainsi que le trophée que nous avons gagné une année aux archives. Les trophées ressemblaient tous à ces trophées de quilles. Des trophées canadiens vraiment ridicules qui étaient grands comme ça [il indique une mesure de trois pieds avec ses mains]. C'était tout inspiré du film Paris is Burning. Nous nous sommes surnommés la House of ACT UP. Une fois lors d'une compétition intense lors du World Ball – je crois qu'il s'agissait du premier ou du deuxième World Ball – des groupes entiers se pointèrent avec des costumes incroyables. Il y avait un groupe en particulier qui rassemblait peut-être une vingtaine de personnes qui était vraiment bon. Leur chorégraphie, leurs costumes et leur maquillage étaient incroyables... Nous étions certains que nous allions perdre. Nous n'avions aucune chance de gagner contre eux. Tu as vu de quoi nous avons l'air – nous étions monstrueux! [rires] Mais ils n'arrêtaient pas de se droguer... Le spectacle s'éternisait et nous n'avions pas encore défilé devant les juges. Entre-temps, ce groupe-là n'arrêtait pas de... Ils sniffaient... C'était la drogue du viol. Comment s'appelle-t-elle?

**JA : De la kétamine? Du rohypnol?**

MH : Non.

**JA : Du GHB?**

MH : Du GHB [gamma-hydroxybutyrate]. Ils faisaient du GHB et ils avaient tellement perdu le cap qu'ils n'étaient pas en mesure de faire leur numéro ou de marcher tout droit après avoir pris la scène... [rires] Nous avons gagné! Nous avons gagné de la bière et un trophée! Nous avons commencé à lancer un tas des faux billets de 2 \$ d'ACT UP Montréal avec la face de la ministre plutôt que celle de la reine. J'étais saoul et je me suis remontée la jupe pour montrer mes sous-vêtements et ainsi de suite. C'était ridicule, stupide et nous étions saouls, mais nous avons eu le trophée et nous avons gardé l'argent de la porte.

**JA : Tout ça grâce à un liquide utilisé afin de développer les photos. [rires] C'est un grand cercle.**

**GK : ACT UP était-il donc en mesure d'obtenir beaucoup d'argent à travers ces collectes de fonds?**

MH : Oh, absolument.

RL : Oui, car le bar nous versait une partie des bénéfices de la soirée.

MH : Nous avons gardé l'argent récolté à la porte – l'admission était généralement de 5 \$ par personne.

RL : Nous gardions tout l'argent de la porte. Les gens nous donnaient également des dons car nous leur donnions des condoms et tout ça.

MH : Nous vendions des t-shirts pour 20 \$ ou 25 \$.

RL : Nous vendions des t-shirts et... Comment qu'on dit les macarons?

**GK : Des boutons?**

RL : Des boutons d'ACT UP Montréal! C'était des petites choses qui ne coutaient pas cher, mais elles nous permettaient quand même de récolter des sous.

MH : Nous avons tout donné aux archives – tout les t-shirts restants et tout ça.

RL : Oui.

**GK : Génial.**

RL : C'était super.

MH : Richard De Luca, l'un de nos membres, a conçu notre propre version du slogan « Silence = Death » – « Silence = Mort » – et le vendait pour 25 \$. ACT UP Montréal n'a jamais eu de problèmes d'argent. Nous travaillions afin d'assurer la survie du groupe. À chaque réunion, nous

parlions de notre prochaine collecte de fonds et de ce qu'il fallait faire afin qu'elle soit mieux ou différente des autres afin d'inciter les gens à venir. Mais au final, c'était un tas de conneries gaies. Les lesbiennes les appréciaient aussi. Elles se costumaient également. Les gouines participaient aussi.

**AS : Est-ce que vous aviez l'impression... Enfin, c'est super de faire la fête avec les gens avec qui vous organisiez des actions. Est-ce que cela faisait partie de la camaraderie ou de l'amitié que vous partagiez?**

RL : Oh, oui.

MH : Pour commencer, les bars du Montréal de l'époque interdisaient le sexe opposé. Les femmes ne pouvaient pas fréquenter les bars gais et les hommes ne pouvaient pas se tenir dans les bars lesbiens. Ils interdisaient tous les gens avec des accoutrements bizarres, dont les hommes qui portaient des vêtements de femmes et ainsi de suite. Nous ne pouvions rien faire. Voilà pourquoi nous nous sommes tous mis à fréquenter les soirées Sex Garage – les gens d'ACT UP n'avaient pas d'autres avenues afin de socialiser entre eux et nous avons du créer nos propres espaces. Évidemment, Pierre Viens – le fondateur du Club Sky – fut toujours réceptif à notre groupe. L'endroit était toujours ouvert aux femmes et aux drag queens. Le Sky est devenu notre second chez-nous et nous avons organisé la plupart de nos collectes de fonds à cet endroit. C'était carrément Pierre qui finançait ACT UP Montréal.

RL : Oui.

**AS : Était-il impliqué au sein d'ACT UP?**

MH : Non.

**AS : Peux-tu nous dire ce qu'était le Sky?**

MH : Sky était un bar. Existe-t-il toujours?

**JA : Il a tellement été rénové qu'il ne se ressemble plus, mais il a toujours été au coin d'Alex DeSève et Sainte-Catherine. Avant les rénos, je crois que c'était un bar de type backroom avec un mur en brique, pas vrai?**

MH : Oui, avec une table de pool.

**JA : C'est ça.**

MH : C'était le vieux Sky de l'époque de Pierre. C'était l'ancien Club Patriote. C'était une boîte à chanson, une institution francophone vraiment reconnue. Elle a été rachetée par des mafieux qui s'occupaient de gérer l'endroit. Pierre est devenu gérant et il a toujours été très réceptif face à notre groupe. Il a toujours eu un très bon rapport avec Douglas, donc nous avons gardé les choses ainsi.

Mais au bout du compte, la soirée hebdomadaire Sex Garage était vraiment le meilleur endroit où nous rassembler. Elle n'a pas toujours été nommée ainsi – elle a eu plusieurs autres noms. Ils changeaient le nom à chaque semaine. Avons-nous fait d'autre chose? Nous avons organisé des tables d'information à n'en plus finir. Mais bon, il y avait toujours une table d'ACT UP partout où nous allions – aux événements universitaires, aux événements scolaires et à tous les événements où nous étions invités. Nous faisons exactement comme ACT UP New York. Nous ressemblions beaucoup à des Témoins de Jéhovah avec nos cravates, nos complets et tout ça. Nous faisons ça tout le temps. C'était table après table après table. Le nombre de collectes de fonds était incroyable. Nous faisons aussi des soupers de Noël. La nourriture était un aspect central car le fait de perdre du poids et de devenir rachitique étaient des symptômes d'une infection au VIH avancée. Nous avons fait des repas de Noël et de l'Action de grâce au CPAVIH pour des centaines de gens. Nous avons préparé des dindes énormes. Nous avons cuit deux dindes chez nous ainsi que des gros jambons chez d'autres personnes et nous avons servi tout ça. ACT UP Montréal avait une sorte de mission sociale. Les membres plus aisés s'occupaient de ces tâches et cela leur plaisait.

Cela a même donné naissance au projet de nutrition qui a pris forme dans la brasserie. Comment s'appelait-elle? La brasserie Ekers – c'était l'un des endroits où Sex Garage fut organisé. C'était un endroit gigantesque – comme ceux qui abritent les raves, mais il y avait des « partys d'entrepôt » avant l'existence des raves. Ils avaient des lasers, des gros systèmes de son et d'autres trucs du genre. Nicolas Jenkins – le même gars qui organisait Sex Garage sur la Côte du Beaver Hall – était chargé de cette soirée. J'y étais et j'avais mon matériel habituel d'ACT UP avec moi. Un jeune homme est venu me voir et m'a demandé ce qu'il pouvait faire à propos du VIH. Je lui ai répondu : « Des condoms, le sécurisexe... » Il a rétorqué : « Non, je suis déjà porteur du virus. Que vais-je faire? » Je lui ai répondu qu'il n'y avait pas encore de traitement, mais que le fait de faire attention à son alimentation aiderait. Il m'a demandé : « As-tu du matériel sur la nutrition? » J'avais des trucs obscurs en anglais d'ACT UP New York qui étaient franchement ridicules – rien d'autre. Je lui ai donc dit : « Reviens dans un mois et j'aurai quelque chose pour toi. » J'ai trouvé une nutritionniste – une diététicienne nommée Michelle Cossette – qui avait fait sa maîtrise sur la nutrition et le VIH. J'ai donc commencé à l'utiliser en tant que ressource, mais ce n'était pas facile à lire car c'était un mémoire rédigé dans le cadre d'une maîtrise en diététique réalisée à la faculté de médecine – ce n'était pas vraiment destiné à la population générale. Nous avons donc décidé de créer un programme pédagogique bilingue – Healthy Eating Makes a Difference / Être mieux en mangeant mieux – sous forme de livre et de vidéo. Sheila Murphy – cette diététicienne que je connaissais qui travaillait comme journaliste scientifique au bulletin de nouvelles – était prête à faire la recherche, à rédiger le scénario et à apparaître dans une vidéo où nous parlions de VIH et de nutrition. À la toute fin, nous avons ajouté un tas de trucs que les gens devaient savoir à propos des traitements pour le VIH. Enfin, le simple fait de jeter un coup d'œil à ce matériel permet de savoir quels traitements étaient disponibles pendant ces années. Nous avons la ddl [didanosine] à l'époque. J'avais oublié! [rires] C'était vers 1995. Cela m'a pris un certain temps pour m'y mettre. Le fait d'enseigner l'alimentation et l'alimentation saine était une partie importante de notre mandat. ACT UP Montréal faisait ce genre de truc.

**AS : Et tu as traduit tout ce matériel?**

MH : Oh que oui. Bon, nous avons eu une subvention fédérale de Santé Canada afin de pouvoir le faire. Il fut publié en anglais et en français par la Société canadienne de l'hémophilie car elle administrait la subvention, mais nous étions en charge du projet. Il s'agissait évidemment de notre travail, mais nos accomplissements n'ont évidemment pas été soulignés car ACT UP n'aurait pas été en mesure de décrocher des subventions.

**GK : Ouais.**

MH : Mais nous faisons ce genre de choses. La vidéo expliquait comment et quoi manger – elle comprenait également des entretiens avec des personnes séropositives qui disaient : « Oui, les choses se sont améliorées maintenant que je mange mieux. » Ron Farah, le fondateur de Ça Marche, une marche montréalaise qui vise à récolter des fonds afin de venir en aide aux personnes séropositives, y apparaît en train de manger les mets libanais de sa mère.

**GK : C'est vraiment intéressant. ACT UP faisait donc beaucoup de choses.**

MH : Énormément de choses. C'était différent à chaque semaine. Nous faisons constamment de nouvelles choses.

**GK : C'est super.**

MH : Queer Nation?

**GK : Oui. Plusieurs ville avaient une faction de Queer Nation qui tirait ses racines d'ACT UP ou qui entretenait une sorte de lien avec ce groupe. À quoi ressemblait la situation ici?**

MH : Bien, Queer Nation est né d'un pamphlet rédigé par des membres d'ACT UP New York intitulé I Hate Straights. Nous étions divisé sur ce sujet car...

**GK : O.K., dis-nous en plus.**

MH : Blane nous relayait les propos d'ACT UP New York comme s'il s'agissait de l'évangile... comme les religions d'antan. Puis on lui balança I Hate Straights à la figure... Enfin, le pamphlet ne fut pas sanctionné lors que l'assemblée générale d'ACT UP New York, mais il fut rédigé et distribué lors de la New York Pride par un sous-groupe d'ACT UP. Nous l'avons tous lu et ri comme des idiots. Nous l'avons tous consulté pendant la nuit à l'aide d'une lampe de poche [rires] car nous n'étions pas sensé de le lire – il n'était pas sanctionné par ACT UP New York! Les hétéros étaient supposés être nos amis. Nous venions tout juste de commencer à démystifier le sida afin de les inciter à nous soutenir et maintenant nous les détestions! Une faction de Queer Nation de quatre ou cinq personnes s'est formée ici. Doug Coleman en faisait partie. Connaissez-vous Doug Coleman?

**JA : Oui, le regretté.**

MH : Et l'écrivain Peter Dubé.

**JA : Oui.**

MH : Ils menaient toujours le bal.

**JA : Wow.**

MH : Vous pouvez discuter avec eux quand vous voulez. Ils sont toujours en vie et ils habitent encore ici.

**JA : À vrai dire, Doug est mort il y a un an et demi.**

MH : Doug est mort?!

**JA : Je crains que oui. Je suis désolé – je pensais que tu étais au courant.**

MH : Non, je l'ignorais.

**JA : Oui, il y a eu une soirée commémorative.**

MH : Je pensais qu'il était à l'épreuve de tout.

**JA : Je sais qu'il s'est battu et je crois que c'est son foie qui a fini par le tuer. Ouais.**

MH : Peter Dubé est toujours en vie.

**JA : Peter est absolument toujours vivant.**

MH : Oui, et il pourrait vous en parler. Je n'ai jamais parlé de Doug à Peter car ils ne s'entendaient pas. [rires] C'était un récit typiquement actupien.

**JA : Peter était à la soirée commémorative.**

MH : Je suis certain que oui! Cela n'aurait pas été un problème après la mort de Doug. [rires] Ces histoires étaient communes au sein d'ACT UP. Dès que quelqu'un mourrait, tout le monde disait qu'il s'agissait de leur meilleur ami – même s'ils avaient eu d'énormes disputes concernant la durée du moment de silence (une minute ou deux minutes?). C'était vraiment sans fin.

**GK : Queer Nation n'avait donc pas vraiment de lien avec ACT UP.**

MH : Non. Le groupe s'appelait Queer Nation Rose à cause de Joe Rose, mais également à cause de la couleur rose. Il a existé pendant un moment. Il a atteint son objectif qui était de sensibiliser les homos à l'existence des hétéros. Le groupe n'avait pas tort, tu sais. Comme je le disais, nous avons lu ce pamphlet sous les couvertes à l'aide d'une lampe de poche.

**GK : Dans l'un des courriels que vous nous avez fait parvenir en réponse à ces questions, vous mentionniez les personnes de votre entourage qui moururent pendant cette période –**

**combien d'amis avez vous perdu?**

MH : Ils sont tous morts.

**GK : Et cela a clairement eu un impact majeur sur votre entourage. Je ne sais pas si vous voulez en parler. Vous n'êtes pas obligés d'en discuter, mais si voulez parler de comment ce fut pour vous... Enfin, je me souviens lorsque j'habitais à Toronto au début des années 1990 et que j'ai perdu environ 45 amis pendant cette période – cela a absolument un impact.**

MH : Nous avons déjà perdu Bernard en 1989. Il est mort en 1986 et nous avons décidé que cela n'arriverait plus – que le VIH n'allait pas emporter un autre de nos amis. Nous avons 25 ans et nous nous connaissions depuis 1973...?

RL : Oui.

MH : ...lorsque nous avons notre restaurant. Ils étaient toujours en vie. Ils ne montraient pas de signes de maladie. Enfin, ce n'était pas apparent qu'ils avaient des problèmes de santé. Ils sont tous morts. Le dernier d'entre eux est mort le 1<sup>er</sup> décembre 1995. Cela a complètement dévasté notre réseau social et effacé les souvenirs collectifs de ces individus. Lorsque nous nous sommes pratiqués pour cet entretien et que nous avons lu les questions, nous avons décidé que nous en parlerions. Bernard fut le premier et Luc fut le dernier. Luc Lamy était un réalisateur très connu. Il a réalisé plusieurs films de Michel Tremblay/André Brassard et de Denis Arcand. Il est mort le 1<sup>er</sup> décembre 1995. Il y a eu une deuxième vague de décès au sein des membres d'ACT UP Montréal que nous connaissions. Il s'agissait de nouveaux amis que nous avons rencontré après 1990. Bill Morris et tout ces gens – Kalpesh et Christopher...

RL : Jamie...

MH : Jamie. Tout ces amis qui sont morts... Douglas était notre moteur. Ils sont tout simplement morts. Pour tout dire, nous avons réalisé que tout les bons gens sont morts. Nous avons perdu les meilleurs individus.

**AS : Comme nous ne pouvons pas discuter avec ces individus, nous invitons toujours les gens que nous passons en entretien à partager des anecdotes particulières à propos de ces personnes décédées... Cela n'est pas nécessaire, mais nous avons une section dédiée à la mémoire des gens avec qui nous ne pouvons pas parler.**

MH : Douglas?

RL : Oui, Douglas. Je pense Douglas...

MH : C'est impossible de l'oublier. Je crois que nous devrions partager l'anecdote du « militant de beau temps ». [rires]

**AS : Et son nom de famille était?**

MH : Douglas Buckley-Couvrette. Le texte mentionne son nom plusieurs fois.

RL : Le parc lui est dédié.

MH : Oui, le parc lui est dédié. Le parc commémoratif pour les personnes décédées du sida était vraiment son projet personnel. Je le regardais faire et il était déterminé à ce que cela se concrétise. Nous ignorions que Douglas était infecté – il ne nous l'avait jamais dit. Il nous l'a caché jusqu'à la toute fin.

RL : Oui, jusqu'à la toute fin.

MH : Une fois, nous étions en train de manifester – le Parti libéral tenait une convention au Palais des Congrès. Nous avions tout le matériel lié aux malades sur pied – les gros portraits « Je n'entends rien / Je ne dis rien / Je ne vois rien », la pierre tombale, les grosses banderoles, les bédés et tout ça. La convention avait lieu la fin de semaine. Le lundi soir d'avant, Douglas avait sermonné les membres en gueulant qu'il était tanné des « militants de beau temps ». Il parlaient de ces individus qui se pointaient seulement lorsque c'était amusant – cette fois-ci, c'était en plein hiver et la manifestation était prévue un samedi matin en janvier. Que cela allait être difficile, mais que tout le monde se pointerait car il en avait marre des « activistes de beau temps ». Lorsque samedi est arrivé, la majorité des membres se sont pointés à 9 h du matin alors qu'il faisait -25°C. Ils sont venus car ils avaient énormément de respect pour Douglas – c'était un militant aguerrri qui était toujours prêt à se battre. C'était une journée ensoleillée, mais il faisait très froid – pour une fois, Douglas ne s'est pas pointé. Il avait la gueule de bois. Il s'était saoulé la soirée d'avant et il ne s'était pas pointé. [rires] C'était Douglas tout craché! Voilà comment il s'est mérité son surnom actupien de « Soleil », tout comme René était connu sous le nom de « Guépard »! Douglas était une force motrice incroyable pour ACT UP Montréal. Il était toujours présent. Il a consacré sa vie à la cause. Le groupe comptait beaucoup pour lui et il se souciait des gens vivant avec le VIH – il voulait accomplir beaucoup de choses. C'est ce qu'il a fait.

**AS : Était-il un militant avant de s'impliquer?**

MH : Non, je ne crois pas.

RL : Non.

**AS : Il est donc devenu militant à cause du sida.**

MH : Il avait un demi-frère qui est mort du VIH à Ottawa et il a assisté à cette mort horrible. Il est allé s'installer à Montréal par la suite et a trouvé ACT UP Montréal. Le groupe existait alors depuis quelques mois. Il nous fallait des poids lourds et c'était un poids lourd – c'était un gars costaud qui était parfaitement bilingue. Il fut très utile pour le groupe. Il est devenu notre porte-parole. Il était très photogénique. Il paraissait bien à la télé et c'était un bon parleur. Shannon était beaucoup plus timide et il n'aimait pas les médias. Douglas adorait être notre porte-parole, donc nous lui faisons souvent appel. Il est constamment présent dans les photos. Le voilà aux « funérailles » d'Elizabeth Palacio dans le parc. [il regarde la photo] Où est-il? Le voilà. Elizabeth

Palacio était une femme salvadorienne qui s'était faite violer par un passeur au Mexique en tentant de migrer vers le nord et qui avait attrapé le VIH. Elle accoucha d'un bébé nommé Jimmy – il n'était pas infecté et c'était un bon petit gars. Le Canada refusa sa demande car elle était séropositive. Voilà donc Douglas dans le parc commémoratif avec deux cercueils conçus par un membre du groupe – un grand et un petit – et il s'affairait à sermonner le public et les médias dans cette photo. Nous avons ramassé les cercueils. Douglas était un gars costaud et il pouvait transporter le cercueil d'Elizabeth à lui seul – nous nous sommes ensuite rendus aux bureaux d'Immigration Canada. Ils ne s'y attendaient pas et les médias étaient avec nous. Lorsqu'il a fait irruption dans les bureaux avec le cercueil sous le regard des caméras avec un individu trainant le petit cercueil derrière lui, Douglas s'est exclamé : « Nous sommes ici avec Elizabeth Palacio afin de procéder à sa déportation. » [rires] Vous auriez dû voir la tête des employés! Nous n'avions jamais rencontré madame Palacio. Nous avons rencontré son avocate. Nous avons tout simplement lu son histoire dans les journaux. Elle ne voulait pas être associée avec nous. Elle a fini par avoir sa résidence canadienne. Elle est éventuellement décédée de complications associées au VIH avant l'arrivée des traitements. Jimmy a survécu et est allé vivre avec sa sœur qui habitait déjà ici.



Source d'image: Michael Hendricks and René

**GK : C'est une très belle anecdote.**

MH : C'était le genre de truc que Douglas, alias Soleil, faisait. Nous aimerions que les gens se souviennent de lui ainsi.

**GK : Oui. Cela nous convient.**

**AS : Et David Shannon, qui était aussi...?**

MH : Il est toujours vivant.

**GK : Il est à Toronto. Nous devons le retrouver.**

MH : Il est apparemment toujours actif. Comment compositions-nous avec toutes ces choses? Ce fut une véritable prise de conscience pour nous. Nous avons soudainement réalisé que les personnes gaies n'avaient aucun droits civils. Ces choses ne nous étaient jamais venues à l'esprit. Nous n'étions pas des libérationnistes gais, mais des socialistes. Nous croyions que la révolution entrainerait la libération de tout le monde, donc nous n'avons jamais fait attention à ces trucs.

Nous n'étions pas impliqués avant l'arrivée du VIH. Et encore, nous étions seulement concernés par le sida avant les émeutes de Sex Garage. Mais ACT UP Montréal a dû bifurquer à ce moment. Tout comme nous étions totalement incompetents ici – c'est-à-dire au Québec et à Montréal – sur la question du sida, nous étions aussi totalement incompetents pour ce qui était de la libération gaie. Il n'y avait personne – il n'y avait rien. Il y avait quelques groupuscules, mais sans plus. Rien de sérieux. Le plus gros du travail avait été effectué par un petit groupe dans les années 1970 qui avait modifié la Charte québécoise des droits et libertés de la personne. Tout le monde s'est assis sur leurs lauriers – y compris nous – et se sont dits : « Bon, c'est fait. Il nous suffit d'attendre la libération. » Évidemment, celle-ci ne s'est jamais concrétisée. Puis après Sex Garage, nous avons été obligés de nous mobiliser... ACT UP Montréal fut obligé de riposter... donc c'est ce que nous avons fait.

Cela nous a forcé de prendre nos droits aux sérieux, René et moi. Qu'il s'agisse de Sex Garage, des décès auxquels nous avons assisté dans les hôpitaux, de la façon dont les partenaires des hommes gais mourant du VIH étaient traités, de vider les appartements, du fait que les partenaires des hommes mourants étaient confinés aux salles d'attentes car les familles de leurs amants ne voulaient pas d'eux dans la chambre... Ces choses se sont glissées dans notre quotidien et nous en avons appris davantage à cause de Sex Garage. Nous nous sommes impliqués dans le combat pour le mariage par la suite. Puis par après, nous nous sommes impliqués dans la lutte afin de mourir dans la dignité – une cause que nous connaissions bien après avoir assisté nos amis d'ACT UP dans leurs derniers moments. Voilà comment nous avons géré la mort de Douglas – nous avons simplement continué de nous impliquer davantage.

**GK : Vous avez commencé à parler de Sex Garage et du rôle joué par ACT UP lors de ces événements. Pouvez-vous nous en dire plus?**

MH : O.K. ACT UP Montréal s'est dissout car... Combien de temps ACT UP Montréal a-t-il duré? Le groupe fut fondé entre le 5 et le 10 janvier 1990 et s'est dissout en 1993-94. Ces choses sont documentées. Enfin, le groupe était reconnu et nous avons existé pendant un bon nombre d'années. Douglas, moi et plusieurs autres individus – nous nous pointions aux événements. Nous avons absolument continué de travailler sur les enjeux entourant le parc... Il a fallu une éternité afin que le parc soit baptisé et reconnu, donc il fallait conserver les apparences. Mais le groupe s'est dissout en 1994. Il s'est dissout car les personnes séronégatives insistaient que les personnes séropositives dirigent le groupe afin d'éviter que les individus séronégatifs étouffent leurs voix. Enfin, ils craignaient de prendre trop d'espace. Comment pouvions-nous déterminer leurs besoins? Elles devaient occuper une place de premier plan, mais elles étaient prises avec les effets du VIH – les effets découlant d'un stade avancé d'infection au VIH. Elles étaient épuisées. Beaucoup de personnes séropositives qui n'étaient pas sous traitement finissaient par faire de la démence et c'est exactement ce qui s'est passé. Plusieurs figures de proue ont commencé à faire de la démence. Elles ont totalement perdu le cap. Enfin, le Luc Lamy – le réalisateur – était un homme brillant, mais il délirait complètement et il était confiné à son logement vers la fin. C'était tout simplement terrible. Cela nous a carrément coupé les ailes. Nous n'étions plus en mesure d'agir. Douglas ne voulait pas admettre sa séropositivité, donc il ne pouvait pas agir à titre de leader et les autres ne réagissaient simplement pas. Nous nous sommes donc retrouvés à court de leaders. Ces personnes séropositives qui nous aidaient n'étaient plus présentes. Nous n'avions plus le nombre de membres nécessaire afin de nous

mobiliser continuellement. Voilà comment le groupe s'est dissout. Il est tout simplement dissipé.

RL : Oui, c'est ça.

MH : C'était très pénible à cause de la démence. Nous avons vraiment vécu des moments terribles. Ils accusèrent Douglas de choses horribles. Personne ne savait qu'il était malade. Il fut accusé d'être un séronégatif qui tenait de ruiner les vies des autres. Il n'a jamais rien dit. Je ne comprends pas. Est-ce que tu comprends?

RL : Non.

MH : Pourquoi ne nous l'a-t-il pas dit? Je l'ignore.

RL : Il ne voulait pas nous le dire.

MH : Cela ne concernait que lui, mais quand même... Il aurait pu faire les choses différemment, mais il ne l'a pas fait. O.K. La descente au Sex Garage eut lieu en 1990 au mois de juillet. Sex Garage était une soirée. Enfin, c'était une soirée régulière. Elle avait lieu chaque fin de semaine et les membres d'ACT UP la fréquentaient. La fin de semaine avant la descente – cette dernière a eu lieu le 15 ou le 16 juillet 1990 – René et moi étions présents. La plupart des membres d'ACT UP fréquentaient cette soirée. Pour une raison ou une autre, nous ne sommes pas allés ce samedi. À l'époque, je ne croyais pas que cet emplacement allait durer. Nicolas choisissait ses locations en fonction du coût. Il n'y aurait pas eu d'inconvénients si la soirée aurait eu lieu à la brasserie Ekers – où les salles de bain étaient grandes et où il y avait suffisamment d'espace afin d'installer des toilettes portatives – ce qui n'était pas le cas à l'endroit sur la Côte du Beaver Hall (l'endroit où Sex Garage avait lieu cette fois-ci). Les hommes pissaient donc dehors afin que les femmes puissent utiliser les toilettes à l'intérieur – l'endroit en possédait seulement deux. Elles étaient donc réservées pour les femmes et la file pour y aller était toujours énorme. Les gars pissaient à l'extérieur et cela suscita l'attention des policiers – ils organisèrent donc une descente. Vers 4 h du matin, René et moi avons été réveillés par un coup de fil qui disait : « Trouvez-nous un avocat. Des gens ont été arrêtés. » Nous avons donc trouvé un avocat le lendemain – c'était un dimanche matin – mais nous ne pouvions pas faire grand chose. De toute façon, ils furent relâchés. C'était dimanche et Lucy – la propriétaire d'un bar lesbien nommé Standing qui se trouvait sur la rue Ontario à l'ouest de Saint-Laurent – nous contacta. Elle se trouvait sur les lieux lors de la descente. Lucy nous demanda : « Dites à tous les membres d'ACT UP de se rendre à mon bar cet après-midi. L'endroit est fermé, donc nous allons pouvoir nous réunir afin de décider comment répondre à la police. » Nous nous sommes donc rassemblés à cet endroit et nous avons décidé d'organiser des manifestations – ACT UP décida immédiatement de fonder un groupe d'affinité. C'était une réaction actupienne logique et typique... Comme cela souillerait le sida avec des enjeux gais, c'était impossible d'agir en notre propre nom. Nous avons donc inventé LGV – Lesbians and Gays against Violence / Lesbiennes et gais contre la violence. Cela marchait dans les deux langues et cela nous a permis d'éviter d'utiliser le nom d'ACT UP.

Nous avons inventé LGV cet après-midi. Nous nous sommes rendus dans le Village en soirée afin de manifester – c'était un dimanche soir. La police s'est pointée. Il y avait beaucoup de gens

sur place. Nous avons bloqué la rue Sainte-Catherine près de la station de métro Beaudry, mais c'était dimanche soir – il n'y avait pas beaucoup de trafic. La police s'est pointée et nous a dit : « Écoutez, libérez la rue et continuez de manifester. Libérez la rue et un dirigeant policier vous rencontrera demain à midi au poste de quartier 25. » Nous nous sommes donc dirigés vers le trottoir et nous avons organisé un kiss-in le lendemain à midi devant le poste de quartier 25... Oh! Nous avons également créé une chaîne téléphonique pour ACT UP Montréal. Les chaînes téléphoniques n'existent plus de nos jours, mais nous en avons une. Nous avons rassemblé des centaines de personnes devant le poste de quartier 25 le lundi midi alors qu'elles auraient dû être au travail. C'était vraiment surprenant de constater que tant de personnes se sont pointées un jour de semaine.

Comme Martin Luther, Douglas s'est pointé au poste de quartier 25 et a commencé à cogner à la porte. Ils ne voulaient pas nous ouvrir. Lorsqu'ils ont finalement entrouvert la porte, ils nous ont dit de dégager. Douglas a répondu : « Nous sommes supposés rencontrer le chef de police M. Saint-Germain. » « Non, Saint-Germain n'est pas ici! Foutez le camp! Vous voulez vous faire arrêter? » Des tireurs d'élite sont alors montés sur le toit. Les membres de notre groupe se sont exclamés : « Vraiment? C'est tout simplement incroyable! » [rires] C'était du jamais vu pour nous, alors que devons-nous faire? Nous étions quand même ACT UP, donc nous avons commencé à nous embrasser à pleine gueule pour les médias présents avant de nous asseoir au milieu de l'intersection De Maisonneuve et Saint-Marc. Il s'agit d'une intersection très importante du centre-ville de Montréal et environ 250 manifestants étaient sur place. Les policiers ont mis du temps à assembler une escouade supposément anti-émeute, mais elle a fini par se pointer vers les quatre heures.

Je m'étais fait battre par la police quelques mois auparavant sur Saint-Laurent lors d'une manifestation étudiante. Il y avait aussi des enjeux étudiants à cette époque et j'étais assis dans la rue avec d'autres étudiants lorsque les policiers nous ont attaqué par derrière. Je savais donc à quoi m'attendre. Je savais ce que c'était de me faire donner des coups de matraque dans les côtes. Mais Paula Sympnovitch, David Shannon et Douglas Buckley-Couvrette sont restés – ces trois membres clés d'ACT UP sont restés au devant de la foule afin de faire face à l'escouade anti-émeute. Ils sont devenus les héros de Sex Garage. Ann Shatilla de la CFCF (le poste local de la CTV) y était avec une caméra – les médias étaient sur place pour le kiss-in. Comme le coordinateur des médias d'ACT UP avait annoncé que nous aurions un kiss-in à midi devant le poste de quartier 25, tous les médias montréalais s'étaient pointés afin de voir des pédés et des lesbiennes s'embrasser afin de répondre à la descente de samedi soir. Le kiss-in s'est bien déroulé, nous nous sommes assis et les médias sont restés sur place. Ann Shatilla était toujours en train de filmer. Les archives de la CTV possèdent les meilleurs extraits de l'émeute de Sex Garage. Ils apparaissent continuellement dans une multitude de films. Ces extraits vidéos étaient très importants pour nous et nous les avons utilisés plus tard – beaucoup plus tard. Pour revenir à ce que je disais, la plupart d'entre nous ont quitté les lieux lorsque la police a commencé à tabasser les gens. Mais 48 personnes sont restées et furent battues, arrêtées et apportées au poste de police. Edward le gars Mohawk s'est fait frapper dans l'entre-jambe et déchirer un testicule, mais les policiers ont attendu que les médias partent avant d'appeler un docteur. Les médias ont quitté vers les six heures car il n'y avait rien à faire après six heures. Edward n'a pas été transporté à l'hôpital avant le départ des médias. Les autres manifestants furent libérés en soirée.

Comme c'était lundi soir et que le groupe imitait ACT UP New York, ACT UP Montréal avait évidemment une réunion. Nous étions tous au centre communautaire gai et lesbien – les manifestants se joignirent à nous sur place au fur et à mesure qu'ils se faisaient libérer et plusieurs politiciens gauchistes de la ville se pointèrent également sur place. Nous avons décidé qu'il fallait faire quelque chose, donc nous avons officiellement voté afin de créer LGV – ce groupe finit par devenir la Table de concertation [des gais et lesbiennes du grand Montréal], qui lui-même finit par être connu sous le nom de Comité sur la violence. Le Comité sur la violence était composé de quatre personnes qui apparaissent sur une photo habillés comme les personnages du Magicien d'Oz. Roger Leclerc était Dorothée aux chaussures rouges, Douglas était la méchante sorcière de l'Ouest, j'étais l'homme de paille et Elizabeth Neve – une représentante syndicale du CSN – était l'homme de fer. Le rôle du Comité sur la violence était d'éclaircir une série d'homicides gais qui avaient lieu à Montréal à l'époque et, éventuellement, de négocier avec la Commission des droits de la personne afin d'obtenir la tenue de séances publiques afin d'adresser la violence et la discrimination vécue par les gais et lesbiennes du Québec.

ACT UP Montréal s'est ainsi retrouvé à faire exactement ce qu'il ne voulait pas faire – agir en tant que libérationnistes gais. C'était la dernière chose que nous voulions faire, mais nous avons été contraints de nous en charger car nous étions les personnes principales impliquées dans Sex Garage et que personne d'autre ne voulait s'en occuper. Tout le monde a vu Shannon, Buckley-Couvrette et Sypnowich se faire battre à la télé. Sypnowich était carrément en béquilles car elle s'était faite battre pendant la descente la soirée d'avant. Elle était en béquilles comme ça [il imite Paula] et ils l'ont quand même battue. C'était atroce. Ils ont trainé Tara Parkinson dans le poste de quartier par les cheveux. C'était en première page de la Gazette. C'était vraiment horrible. Voilà donc ce qui s'est passé – ce fut l'événement déclencheur. Le journaliste Richard Burnett qualifie l'événement de Stonewall montréalais. C'était vrai d'une certaine façon car c'était vraiment ce qui a mis le feu aux poudres ici. Linda Dawn a tout photographié. Vous avez sûrement vu les photos de Linda Dawn Hammond. Elle a photographié les émeutes et elle n'a jamais quitté nos côtés. Mais pour tout dire, la plupart des gens qui finirent par s'impliquer n'étaient même pas à la soirée. Beaucoup de gens disent s'avoir fait arrêter et battre lors de cette journée. Nous ne savons pas qui était sur place. Paula se trouvait au devant de la cellule pour femmes pleine à craquer et elle ne pouvait pas voir les personnes qui se trouvaient à l'arrière. Douglas était s'est aussi fait détenir. D'après ce qu'il disait, la cellule des gars contenait surtout des membres d'ACT UP. Il n'y en avait pas tant du côté des femmes, mais il y en avait quelques-uns. Beaucoup de personnes (48) se sont faites arrêter et battre. C'était vraiment quelque chose. Ce fut l'événement déclencheur qui mena aux audiences de 1993 devant la Commission des droits de la personne du Québec sur la discrimination et la violence vécue par les gais et lesbiennes – elles furent à la base de tous les autres changements en matière de droits des gais et des lesbiennes du Québec. Voilà comment les choses se sont passées.

Nous avons les photos de la première démonstration en réponse à Sex Garage. Lors d'un dimanche deux semaines après la descente, nous avons organisé une première démonstration qui débuta à l'hôtel de ville et emprunta Saint-Laurent avant de tourner sur Sherbrooke et d'aboutir au Parc La Fontaine. C'était dans ce parc que Puelo Deir a organisé une fête pour les participants de la manifestation – de la danse et de la musique alors que des célébrités locales s'adressaient à la foule – les composantes typiques d'une fête post-manifestation. C'est cette expérience qui

poussa Puelo à créer Divers/Cité, la fierté gaie de Montréal. Toutes ces choses découlèrent de cette expérience. Nous ne nous y attendions vraiment pas. René a pris cette photo [il pointe une photo des participants de la manifestation rassemblées derrière une grande banderole noire actupienne au coin de Saint-Laurent et de René-Lévesque] iconique de Sex Garage : l'écriture blanche dit « NON à l'homophobie et à la lesbophobie ». « Lesbophobie » n'était pas un mot en français, mais il l'est devenu. Jo-Anne Pickel (du caucus de femmes d'ACT UP) est à l'avant. Vous pouvez voir les mêmes banderoles qui étaient présentes dans les photos des manifestations d'ACT UP. Les différences entre ACT UP Montréal et la réponse aux émeutes de Sex Garage? Il n'y en avait pas beaucoup. C'était simplement les mêmes personnes qui portaient des chapeaux différents. Beaucoup de personnes ont affirmé avoir pris part aux événements découlant de Sex Garage, mais c'était un groupe très petit principalement composé de personnes qui ont fini par devenir membres de la Table de concertation et du Comité sur la Violence. Après Sex Garage, dirais qu'un maximum de 12 ou de 15 personnes ont continué de s'impliquer pour le mariage gai.



Source d'image: Michael Hendricks and René

**GK : Tu as déjà mentionné que tu as commencé à travailler en tant que conseiller en matière de traitement après la période où ACT UP était actif. Tu pourrais peut-être nous en parler.**

MH : Immédiatement après la dissolution d'ACT UP, nous nous sommes tournés vers les services en matière de VIH/sida – enfin, ceux d'entre nous qui avaient quelque chose à offrir ou qui s'y intéressaient. Je ne voulais pas continuer de travailler comme analyste de systèmes ou quelque chose du genre. J'ai commencé par aller travailler chez ACCM – SIDA bénévoles Montréal, le groupe séminale de lutte contre le sida de Montréal. C'est le seul à avoir conservé le modèle original. Ils utilisent toujours le même modèle que nous avons à l'époque. Le groupe n'est pas réservé à une population spécifique. ACCM offre tout les services sous un même toit. Ils offrent des services globaux. J'y ai travaillé comme administrateur. Par la suite, un poste s'est libéré au sein du département de traitement du CPAVIH. Je travaillais déjà comme conseiller en matière de traitement à la COCQ-SIDA [la Coalition des organismes communautaires québécois de lutte contre le SIDA] depuis un certain temps en 1997-98 – je faisais de la recherche pour eux. J'avais donc une bonne compréhension du fonctionnement de la thérapie combinée lorsqu'on m'a demandé de venir travailler au CPAVIH. Je gagnais 15 dollars l'heure et je travaillais 30 heures par semaine – j'agissais à titre de conseiller en matière de VIH et d'hépatite C, je donnais des ateliers de groupes « sida 101» (pour les enfants d'âge scolaire et ainsi de suite) et je

conseillais les personnes nouvellement diagnostiquées et celles dont le traitement n'avait pas fonctionné. Le fait de travailler avec des personnes nouvellement diagnostiquées m'a ouvert les yeux en raison de la très grande diversité d'individus qui se présentaient à moi – j'avais déjà connu tellement de personnes nouvellement diagnostiquées que j'étais habitué à cette réalité. Je ne pensais pas que la fin du monde approchait. C'était différent de l'époque où Kalpesh travaillait comme conseiller en matière de traitement car j'avais des traitements à offrir. Il n'avait que des aspirines et des onguents pour les éruptions cutanées – des trucs pour traiter les infections opportunistes. Quant à moi, j'avais des molécules importantes à ma disposition. Ce fut une expérience très intéressante et j'ai occupé ce poste jusqu'à ce que je quitte afin d'aller travailler chez Stella. En 2002, j'ai quitté le CPAVIH pour aller travailler chez Stella [Stella, l'amie de Maimie] – j'y suis resté pendant 10 ans.

**GK : Pourrais-tu nous parler de ce groupe? Nous en avons seulement entendu parler un peu.**

MH : Oh! O.K. Stella est – le groupe existe encore – un organisme fondé par et pour les travailleuses du sexe. Il fut créé par Claire Thiboutot, une femme qui avait déjà été danseuse nue et qui travaillait maintenant pour la Santé publique. Après sa fondation, Claire engagea Karen Herland comme première directrice. Karen occupa ce poste pendant environ deux ans. Par la suite, Claire décida de prendre la relève et occupa ce poste pendant plusieurs années. C'est devenu un organisme vraiment incroyable. ACT UP était carrément obsédé par la publication et Claire publiait sans cesse. Nous avons élaboré des montagnes de matériel d'impression. Des guides sur le VIH, sur les droits des travailleuses du sexe et ainsi de suite. Je travaillais Chez Stella comme réceptionniste. Lorsque Claire m'a engagé, elle m'a dit que certains individus disaient que l'endroit pratiquait la discrimination car il n'y avait que des femmes et qu'elles ne parlaient que français. Elle a donc engagé un anglophone gai afin de répondre au téléphone. Tout le monde savait que j'étais anglo en raison de mon accent lorsque je parlais français, mais ils me disaient quand même... Je leur disais : « Stella, bonjour. Est-ce je peux vous aider? Can I help you? » Et ils rétorquaient : « Parlez-vous français? Parlez-vous anglais? » « Puis-je vous aider? » [rires]

**GK : Après la dissolution d'ACT UP, que se passe-t-il en matière d'organisation anti-VIH à Montréal?**

MH : Nous avons continué de travailler sur ces questions. Lorsque la lipodystrophie est devenu un problème, nous avons fondé Lipo-Action, un groupe qui avait comme mission de militer pour obtenir des traitements. Mais j'avais la tête ailleurs. J'en avais eu assez. J'avais vu assez de gens mourir. Je voulais faire autre chose. Ce type de militantisme agressif n'a pas vraiment continué – il s'est estompé jusqu'à ce qu'il soit récemment ravivé par la nouvelle génération de militants anti-sida montréalais. Pour tout dire, la plupart des gens se sont également trouvés des emplois dans le domaine du service. J'ai quand même aidé à organiser Lipo-Action pendant mes temps libres.

**GK : Peux-tu nous en dire un peu plus sur Lipo-Action?**

MH : Lipo-Action avait comme mission de faire reconnaître que la lipodystrophie et la

lipoaccumulation étaient des gros problèmes. Une compagnie pharmaceutique montréalaise produisait un médicament pour la lipoaccumulation, mais pas pour la lipodystrophie. Mais si ces choses étaient possibles, nous nous devions d'agir. Cependant, aucun membre du « cercle officiel du sida » ne voulait l'admettre. Pour le ministre de la santé, la lipodystrophie était un effet secondaire du VIH. Ce n'était pas vrai. Elle était vraiment causée par certaines composantes des traitements – surtout l'AZT et d'autres traitements semblables. Les compagnies pharmaceutiques étaient également silencieuses et personne ne voulait l'admettre, donc nous devions rendre ce fait public. C'est ce que nous avons fait. Nous avons mis un an à rendre ce fait public. Mais même l'institution du sida – la direction de la COCQ-SIDA – ne voulait pas que l'on parle de ces choses. Ils craignaient... c'était exactement comme cette panique au début de l'épidémie au Québec qui insinuait que la prévention encouragerait l'homosexualité ou la consommation de drogue. Le gouvernement et la communauté « officielle » du sida craignaient que les personnes séropositives allaient cesser de prendre leurs traitements en raison de la lipodystrophie si elles apprenaient la vérité, mais nous avions d'autres plans. Nous voulions plutôt encourager les gens à choisir leur thérapie combinée avec prudence et à porter attention à leur situation, etc. – à se battre pour avoir de meilleurs traitements. Voilà quel était le rôle de Lipo-Action. Le groupe a duré quelques années. Je crois qu'il s'est dissout vers 2005. Je ne m'en souviens plus.

**GK : René, je me demandais si vous pourriez tous les deux répondre à cette question avant que tu quittes. Michael en parle dans l'un des courriels – de l'impact dramatique d'ACT UP et du militantisme actupien sur vos vies. Je me demandais si vous pourriez en parler un peu.**

RL : Directement après ACT UP, nous nous demandions ce que nous allions faire par la suite. Nous voulions nous impliquer dans une cause. Nous avons pensé à plusieurs choses – cet enjeu est réglé et cette problématique est terminée. Nous avons donc décidé d'y aller avec le mariage entre conjoints de même sexe. Nous avons fait ça en 1998...

MH : En 1997.

RL : ...en 1997. [rires] Nous nous sommes dit que nous devrions faire quelque chose pour nous après avoir fait tant de choses pour les autres. Michael et moi étions prêts à le faire. Nous étions prêts à le faire, mais nous ignorions tout du mariage, de la loi et des avocats. Nous ne connaissions rien. C'était comme si nous étions des débutants. Nous ne connaissions rien à cet enjeu, donc nous avons décidé de nous impliquer. Nous avons ouvert le bal.

MH : Bien, nous avons commencé par tâter le terrain. Nous ne savions pas si tout le monde était sur la même longueur d'ondes que nous pour ce qui est du mariage... À ce moment, nous avons déjà conclu que le mariage était la seule solution pour les personnes séropositives mourantes. Nous avons appris que le mariage permettait de régler bien des choses et que le divorce pouvait aussi aider. Nous savions que les gens avaient ces choses à cœur. Pendant les audiences de 1993, les gens ont



Source d'image: Michael Hendricks and René

distribué cette affiche [il produit une copie] – voilà la version couleur [il produit la version couleur mettant en vedette un homme en robe de mariée et un homme en complet]. Certaines personnes portaient attention à ces enjeux, mais notre réalité était fort différente à l'époque. Nous militions contre la violence policière et Sex Garage nous tenait occupé. Enfin, nous avons présenté le film tourné par Shatilla lors du kiss-in pendant les audiences de la Commission des droits de la personne afin de montrer comment les hétérosexuels nous traitaient. Le mariage ne nous préoccupait pas vraiment.

Nous avons donc dressé une tente pour Divers/Cité 1997. [il montre une photo] Les gens ne pouvaient pas voir ce qui se passait à l'intérieur. Le slogan sur la banderole disait « la reconnaissance de nos relations », mais on ne parlait toujours pas de mariage. Et les deux couples... Douglas et son cousin faisaient semblant d'être un couple. [il regarde la photo] Il y avait aussi un faux couple de lesbiennes. Nous avons emprunté des enfants et ils étaient avec les lesbiennes, comme ce petit garçon ici. Il y a un gâteau de mariage, mais tout est sous la tente et les gens ne peuvent pas voir à l'intérieur alors qu'elle défile dans la rue. La tente faisait environ



Source d'image: Michael Hendricks and René

30 pieds de long. Lorsqu'elle arriva à la hauteur des gens sur le trottoir et qu'ils furent en mesure de voir sous la tente – c'était un test – quelle serait leur réaction? Pour tout dire, toute la foule qui était sur le trottoir tout au long de la parade trouva que c'était une idée géniale. Les gens applaudirent à tout rompre. C'était vraiment amusant. Les enfants étaient vraiment adorables et furent un point très vendeur. C'est à ce moment en plein Divers/Cité 1997 que nous avons décidé de nous lancer. Si les populations homosexuelles et hétérosexuelles étaient prêtes, nous allions le faire.

Mais bon, nous nous faisons souvent demander comment étaient nos 40 ans ensemble en entretien. Nous nous sommes rencontrés en 1973 lors d'une soirée du jour de l'An et nous avons été en couple depuis ce moment, donc cela fait quoi? 43 ans? Nous avons déménagé ensemble en 1976, pas vrai? Nous disons toujours que nos années actupiennes étaient les meilleures de nos vies. C'était tellement amusant. Enfin, c'était définitivement pénible d'aller à toutes ces funérailles et toutes ces choses. Nous avons l'impression d'être sur un bateau qui coulait. Mais pourquoi ne pas trinquer? Nous courrions à notre fin. Enfin, nous étions tous...

RL : Condamnés.

MH : Ce n'était vraiment pas facile. Mais il s'agissait quand même de nos meilleures années, pas vrai?

RL : Mm-hmm.

MH : C'était vraiment amusant. Nous connaissons beaucoup de gens qui s'impliquaient dans d'autres enjeux liés au sida – nous pouvons vous en parler si cela vous intéresse.

**GK : Lorsque l'entretien tire à sa fin, nous demandons toujours aux gens s'ils aimeraient parler de sujets qu'ils n'ont pas eu la chance d'aborder.**

RL : Non, nous avons discuté de tout.

MH : Je crois que nous avons fait le tour! C'était très diversifié. C'était très primitif. C'était une aide très, très élémentaire. Je me souviens particulièrement du groupes de femmes qui s'occupait de Du Tête et du Cœur – un magazine publié par Suzanne Desbiens. Ces femmes avaient carrément atteint le fond du baril. Rien ne pouvait possiblement aggraver leurs circonstances. Elles faisaient ce qu'elles avaient à faire, mais elles le faisaient de leur côté et elles le faisaient discrètement. Notre rôle était d'être public et de nous faire entendre, donc c'est ce que nous avons fait. Selon moi, nous nous sommes acquittés de cette tâche à merveille. Mais beaucoup de gens se sont impliquées autrement avec des populations difficiles, qu'il s'agisse de consommateurs de drogues ou de d'autres groupes.

**AS : Nous avons donc l'habitude de conclure en... Enfin, vous avez déjà mentionné certains individus. Avez-vous d'autres noms de gens avec qui nous devrions nous entretenir?**

MH : Glen Betteridge, Jo-Anne Pickel et David Shannon sont à Toronto. Pour ce qui est du point de vue féminin et du fait de gérer les réunions d'ACT UP en présence d'un tas de vilains garçons, Paula Sypnowich est à Montréal! David Shannon devrait se faire rappeler qu'il a déjà publicisé que « l'ACT UP est une chaudière gaie et une société qui marche à pied. » [rires]

**AS : Nous allons lui rappeler.**

MH : Oui. C'était exactement ce que c'était – vous pourriez aussi mentionner les œufs frits. ACT UP! Fight back! Fried eggs! Voilà comment il avait décrit les choses.

**GK : Je pensais que le slogan disait vraiment cela. [rires]**

MH : Vous pourriez parler à José. Il parle français et anglais. Voilà de qui je parle. Il est toujours en vie et il est toujours en ville. Il y avait plusieurs mouvements parallèles – c'était une situation unique au Québec dans le sens où nous n'avons pas développé des institutions de soins. Nous avons des petits groupes et des maisons afin de gérer ces besoins. Les gens qui géraient ces maisons sont toujours ici. À l'époque, cela s'appelait le modèle montréalais. C'était beaucoup plus amical que les institutions plus grandes où les gens se rendaient pour mourir. C'était très communautaire.

Je vous conseille de vous entretenir avec Suzanne Desbiens – elle est ici à Montréal. Elle parle anglais, français et espagnol. Elle connaît bien le dossier des femmes, mais je n'en ai pas discuté avec elle. Je crois que vous feriez mieux de l'appeler directement et je vous donnerai les renseignements nécessaires. C'est tout. Voilà les noms que j'avais en tête.

RL : Michelle Blanchard.

MH : Si vous vous intéressez au modèle montréalais, vous devriez probablement rencontrer Michelle Blanchard... Madame Michelle Blanchard gère toujours l'une des maisons, mais elles ont changées et évoluées. Elles font plutôt office d'haltes routières de nos jours. Ils vous mis... Vous vous couchez, ils vous apportent à cet endroit afin de changer votre huile et de retaper votre moteur, puis vous commencez à retrouver la forme. Elle est passée de gérer un hospice où les gens allaient mourir à... Elle gère un autre établissement – un institut de soins supervisés pour les gens qui sont très malades. Sa clientèle est surtout composée de gens qui éprouvaient déjà des problèmes fonctionnels. C'est un réseau à part entière. Roger Leclerc a fondé un endroit appelé Chez ma cousine Evelyn. C'était un endroit pour les itinérants. Jamais je n'oublierai cette première semaine. Roger s'est pointé et je lui ai demandé comment il allait. Il m'a répondu : « Tu sais, l'un des individus... La maison a une capacité maximale de neuf personnes. C'était difficile de choisir qui pouvait venir vivre ici. » C'était un ancien couvent – un vieux couvent, mais il était petit – et c'était vraiment un bel endroit avec une grande pièce dans laquelle se trouvait une table longue pour les repas et tout ça. C'était un vrai couvent. Il a dit : « L'un des hommes qui habite ici dort sur le plancher. Il ne veut rien savoir de dormir dans un lit. » C'était le genre de clientèle que ces endroits devaient composer avec. Les gens qui ne sont pas en mesure de vivre de façon autonome existent encore. Ces endroits existent encore et le VIH joue toujours un rôle dans tout cela.

Il y a aussi Isabelle Montpas. Elle gère un endroit nommé Amaryllis qui existait déjà à l'époque. Vous connaissez la fleur, l'amarlyllis? Amaryllis fut fondé afin d'héberger les gens qui sortaient de prison et qui étaient mourants. Ils étaient en train de mourir du VIH en prison et ils se faisaient libérer lorsque leur sentence touchait à leur fin – ils se rendaient à cet endroit lorsqu'ils sortaient de prison. La vocation de l'endroit s'est développée par la suite et il a commencé à héberger des gens aux prises avec des problèmes sociaux – cette maison existe encore. Il dessert des individus qui peinent à intégrer le système de santé. Elle fait cela depuis la Maison du Parc. Il y avait un organisme qui existait à l'époque – je crois que cela s'appelait la CSAM, la Coalition SIDA Aide Montreal. Il était géré par une femme nommée Sylvie... Sylvie disait détenir une maîtrise. Après l'enquête en lien au détournement d'argent qu'elle avait orchestré, elle a complété sa maîtrise à la prison pour femmes de Joliette. Ce n'était pas la première fois qu'elle se faisait passer pour une administratrice compétente... Personne n'avait vérifié son C.V. et elle a détourné beaucoup d'argent, mais elle a aussi fondé la Maison du Parc. Elle affirma l'avoir nommé en mémoire de son frère décédé du sida alors qu'elle n'avait même pas de frère. Elle avait menti sur tout.

**JA : Mon dieu. Wow.**

MH : Elle arrivait facilement à gagner la confiance des gens. Isabelle travaillait à cette maison.

**AS : Puis elle a fait cela par la suite.**

MH : Ouais, elle se charge maintenant de la gestion d'Amaryllis. Voilà sept ans qu'elle occupe ce poste. Pour être honnête, je ne sais pas comment une personne peut arriver à faire cela pendant sept ans. Ces gens sont malades, donc c'est vraiment pénible.

Voilà des gens avec qui vous devriez vous entretenir – d'autres survivants. Comme je le disais, les meilleures personnes sont mortes.

**GK : Cet entretien fut vraiment incroyable. Nous voulons vous remercier pour votre participation.**

**AS : Merci énormément.**

RL : Cela nous a fait plaisir.

MH : Oui.

[FIN DE LA TRANSCRIPTION]